

Adib Y Tohme



Tout
ce.
qui
compte

ROMAN

Adib Y Tohme

Tout ce qui compte

Roman

Troisième édition 2020

www.adibtohme.com • adib@adibtohme.com

© Adib Tohme, 2020.

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle de cet ouvrage est interdite sans l'autorisation de l'éditeur.

3e édition, 2020.

ISBN 978-9953-986-22-7

Conception graphique et mise en page : Jessie Raphaël Bali.

Avertissement

Ce livre est entièrement le produit de l'imagination de l'auteur, en particulier en ce qui concerne les personnages, les noms d'entreprises et les organes institutionnels, la structure d'ensemble de l'œuvre et le fil conducteur totalement inventé. Toute ressemblance avec des personnes, des marques ou des institutions réelles doit être considérée comme le fruit du hasard ou participant de l'imaginaire collectif, comme il advient dans n'importe quelle fiction fondée sur l'invraisemblance.

À K.G, G.K.G ou G.G...

L'histoire que je m'apprête à raconter est un enchevêtrement de plusieurs histoires. Des histoires de gens, des histoires de la vie, des fragments de vie, celle qu'on mène, celle qui nous dépasse, celle qu'on invente et celle qui nous invente, des histoires d'une vie dédoublée, c'est-à-dire fragmentée, divisée entre une vie exhibée, ouverte au regard des autres, et une vie intime, secrète, douloureuse, qui puise son inspiration dans les profondeurs de notre inconscient et de nos rêves, et dans laquelle on s'interroge sur le sens de l'autre vie, en pleine conscience ou à notre insu.

Les écrivains ont deux vies. L'une, où vous les croisez dans la rue, dans un café, sur une place dans une soirée, partout, avec la pesanteur de leur corps et leur esprit souvent absent. L'autre, dans leurs livres, où, sans corps, mais non sans mots, ils vous disent ce qu'ils ont été, ce qu'ils sont, ce qu'ils vont devenir. Qu'est donc cette vie dédoublée dans laquelle ils s'enfoncent ? Ont-ils le privilège de vivre deux fois, ou le malheur de ne vivre même pas une seule ? Mènent-ils leur double vie à part égale, et quelle est la part de celle tenue pour secondaire ? Écrire pourrait-il être une sorte de vie augmentée, quand le quotidien n'offre plus qu'un mode d'existence par défaut ? L'une est-elle plus vraie que l'autre ? Vivent-ils dans les livres la seule vie, la grande, au prix de la renonciation à la première, la moins importante, la vie creuse, parmi les gens et les choses ?

Gibran

Ce qui compte ne peut pas toujours être compté, et ce qui peut être compté ne compte pas forcément.

Albert Einstein

Mardi 25 septembre, 22 h 20

Tout commença le 25 septembre dernier. Je me trouvais à une soirée à Achrafieh, un quartier de l'est de Beyrouth. J'étais seul au milieu d'un tas de gens, perdu dans mes pensées, sirotant un verre de vodka sur la terrasse du 27^e étage. De là-haut, on pouvait admirer la beauté des contours de la ville sans s'attarder sur la laideur des détails. Autour de moi, l'alcool coulait à flots, la douceur du climat et le parfum des roses contrastaient avec l'odeur des déchets du monde d'en bas.

L'appartement aurait pu remplir les pages d'un magazine de décoration : des salles blanches, aux espaces vides, à l'exception d'un grand canapé en cuir qui trônait au milieu de la pièce principale et lui servait de point d'ancrage. Il y avait surtout les œuvres d'art originales qui s'affichaient çà et là sur les murs, mises en relief par un éclairage parfait. Tout y était de bon goût et équilibré. On pouvait admirer à loisir un graffiti de Banksy (en l'imaginant s'autodétruire), un Picasso représentant des révolutionnaires ou un tableau immense de John Armleder. Il y avait aussi des toiles marquées par des peintres libanais et des structures modernes qui jouaient, elles aussi, sur les effets de lumière. Une photo de la gueule d'un requin. Une grande sculpture dans un bloc de granit dont on pouvait penser que c'était de l'art primitif. Primitif ou contemporain ? La frontière est floue. L'art servait de lieu et l'espace de non-lieu. J'étais en train de réfléchir à l'acte de création, au contraste entre la vacuité de l'espace et la plénitude des murs. De quel côté se trouve l'art, si le néant est partout, ça change quoi ? Ce n'est pas l'art qui se rend invisible, mais c'est l'invisible qui devient art, en prenant forme. Et incite à réfléchir et à se poser des questions.

Une convive me salua. Je ne l'avais pas vue s'approcher. Tiré de mes pensées, je bafouillai quelques mots de politesse puis lui tournai le dos. Cinq secondes plus tard, je sentis comme un coup de poing violent dans l'estomac et j'eus comme une révélation. Je me retournai. La femme qui avait surgi devant moi était toujours là, choquée par ma réaction, mais souriante. Un sourire qui venait surtout de son regard. Je ne pourrai jamais oublier ce regard, vif, à la fois rieur et triste, avec des cernes parfaitement maquillés sous ses

yeux tendres. Ses cheveux noirs défrisés cachai une étoile tatouée sur sa nuque. Elle devait avoir quarante ou cinquante ans. Quelle importance, on ne lui donnait pas d'âge. Elle était d'une beauté renversante, de cette beauté inaltérable qui fait qu'on embellit avec le temps.

Pour expliquer ma confusion, je dis :

- Excusez-moi, j'étais... j'étais...

Mais les mots ne vinrent pas. Toutes les répliques possibles parcoururent l'ensemble de mon corps, les pensées s'entrechoquèrent dans ma tête, mais la parole resta absente. Comment expliquer où j'étais ? La belle invitée vint à mon secours :

- Tu étais égaré dans le labyrinthe de tes souvenirs.

Après un échange de regards de cinq interminables secondes, elle ajouta avec un tendre sourire :

- Qu'est-ce que tu es devenu ?

Jamais une question ne me parut plus difficile. Qu'est-ce que je suis devenu ? Maintenant ? Hier ? Le film de ma vie se déclencha brusquement et des flashbacks défilèrent en accéléré. Et souvent, dans ce genre de situations, je me voyais disparaître sans m'en aller. Un trou noir parcourut mon esprit, mes pensées se vidèrent et je m'entendis prononcer la réponse la plus débile, la plus nulle qui puisse sortir de la bouche d'un homme :

- Je suis Gibran, et je suis un peu perdu.

- Oh oui ! tu l'es, Gibran, affirma-t-elle avec un sourire espiègle.

À la façon dont elle m'avait répondu, je ne pouvais pas dire si elle affirmait que j'étais Gibran ou que j'étais perdu. Sans attendre ma réponse, elle ajouta :

- En tout cas, tu ne fais pas ton âge.

Une sensation bizarre me chatouilla le creux de l'estomac. Je reconnus aussitôt ce beau sourire et cette voix grave, unique, inoubliable.

- Mayra, c'est toi ? Je ne peux pas y croire ! C'est vraiment toi ?

Son regard intense plongea dans le mien et fit palpiter mon cœur. Elle caressa sa chevelure de sa main droite et me sourit. J'en étais à mon cinquième verre. Lorsqu'elle fut à portée de bras, elle me sauta au

cou, m'enlaça et sembla ne plus vouloir me lâcher. Elle m'embrassa chaleureusement sur la joue et me lança :

- Tu ne sembles pas faire partie de ce monde.

- Tu es en pleine forme, lui répondis-je, encore tout étonné de la trouver ici. Tu es... la même qu'avant, en plus belle !

Et c'était vrai. Elle était plus belle que dans mes souvenirs.

Elle sourit de nouveau.

- Tu sembles en pleine forme, toi aussi.

Je promenai mon regard tout autour du salon et fixai mon verre de vodka à moitié vide. Je n'arrivais pas à croire que j'étais ici, dans un appartement à Beyrouth avec Mayra.

Des dizaines d'années auparavant

Ma rencontre avec lui devenait l'affaire la plus importante de la journée, de la semaine, et même de la vie.

Ferdinando Camon, *La Maladie humaine*
Paris, 1992

Ce qui vint en premier à mon esprit troublé par l'alcool ou par cette rencontre, c'est que dans la vie tout est fictif. Avec le temps, il devient difficile de s'y retrouver tant la masse de réalités qui jalonnent cette fiction lui donne une forme pour la transformer en vie. Dans les lignes invisibles de cette dernière, on trouve les échos de nos rêves, le récit des amours furtifs, les désordres de nos premiers sentiments, l'émerveillement de nos premières lectures et l'histoire des apparitions et disparitions qui ont forgé nos existences. Le récit de cette vie est une succession de souvenirs tronçonnés et assemblés, corrompus et recomposés par notre imagination, et ne se rattache pas exactement à la réalité de ce que nous avons vécu. La réalité n'est qu'une illusion. La réalité n'est pas ce qui existe, mais ce que notre cerveau enregistre.

Je déambulais seul dans les rues de Paris quand l'ennui m'entraîna dans un lieu qui pourrait ressembler à un cabaret ou à un théâtre. L'affiche était séduisante, un spectacle de danse en solo, sur le thème « Être ou Paraître ». La salle était comble. Je m'assis aux premières loges. Le rideau s'ouvrit sur une scène vide, faiblement éclairée. Une femme en habit sombre apparut dans le fond. Puis elle glissa en direction du public. Elle ne ressemblait à personne. Elle n'était pas une star, elle venait tout simplement d'une autre galaxie. Elle s'arrêta un instant pour regarder l'assistance. Il y eut un silence de quelques secondes, puis la musique éclata jaillit. S'en suivit une chorégraphie magique, un moment de pur bonheur.

Frénétique et sensuelle, elle dura plusieurs minutes. Se succédèrent alors vingt-six scènes dont le déroulement suivait celui de l'existence humaine. Des tourments de la création aux vertiges de la passion, à la mort, sentiments et réalités étaient décryptés dans un doux mélange de pudeur et de volupté. Mayra venait d'entrer dans ma vie grâce à la danse. Je découvrais la femme idéale. Elle était la beauté, elle était la vie. À la fin du spectacle, son regard se posa sur moi, ignorant tous les autres. Je compris qu'elle m'avait choisi.

Elle occupa toutes mes pensées. Je revins voir le spectacle le soir suivant, accompagné de mon cousin, puis les soirs d'après, jusqu'au septième soir où je vins accompagné de ma copine, toujours à la même heure et assis à la même place. Le seul espace que nous avions en commun, et à travers lequel nous pouvions potentiellement communiquer, était le plateau du théâtre. Tous les soirs, j'attendais la fin du spectacle, priant pour surprendre son regard se poser sur moi. Et tous les soirs, cela se produisait. Mais impossible de lui parler, mille doutes m'assaillaient avant de me décider à tenter quelque chose et à l'aborder. J'avais peur de la mettre à mal ou qu'elle me trouve stupide ou grossier, c'est pourquoi je ne disais rien, je ne faisais rien. Je la regardais, et je regardais à travers elle, avec un air songeur, pour cacher ma timidité.

Je connaissais sa chorégraphie par cœur. Elle portait la minijupe la plus courte que je n'eusse jamais vue, avec des jambes interminables recouvertes d'un collant de satin blanc. Et les pieds, protégés par un bas de laine noir laissant les orteils à l'air libre, se posaient sur le sol. L'un d'eux se relevait aussitôt, tandis que l'autre s'étirait et se mettait à tournoyer sur lui-même.

Puis les cuisses et les fesses se découvraient dans un mouvement circulaire qui échappait au regard, tandis que de fines gouttes de sueur faisaient briller sa peau bronzée. Les pieds frappaient ensuite le sol l'un après l'autre, rapidement, frénétiquement, dans une course immobile, comme celle des battements du cœur de l'infini ou les éclats de l'âme du monde. C'était divin. À chaque fois, je voyais ma vie défiler devant moi, celle vécue et celle rêvée, les fragments de plusieurs vies qui surgissaient et disparaissaient dans un tourbillon de bonheur. Je dansais avec elle et je tournoyais autour de mon corps jusqu'au vertige.

Alors son visage apparaissait, auréolé d'une perruque rousse qu'un contre-jour illuminait d'une lumière sauvage. Son regard se posait sur moi, à chaque fois. Des yeux captivants, ceux d'une passion à la fois inaccessible et contagieuse. Elle soufflait sur le tempo. La musique montait en puissance. Je ne voyais que des reflets. Des visions d'une flamme qui vacillait dans un mouvement sublime. Je l'apercevais cette fois de profil, une étoile tatouée sur la nuque et la synchronisation de ses fesses bombées à côté desquelles basculaient ses bras détendus.

Dans ce basculement de la vie entre la création et l'ennui, les mots enchantaient la danse et le mouvement du corps emplissait la scène. Le verbe du Prophète, l'œuvre culte de Gibran Khalil Gibran,

accompagnait cette traversée de la femme seule, éternelle, avec ses regrets, sa fragilité, ses doutes, ses espoirs et ses déceptions.

La chanson « Comment tu vas, toi ? », de Feyrouz, sortie une année auparavant, en 1991, rompait le flux harmonieux des mots du poète et donnait une autre dimension à la femme qui dansait.

Comment tu vas, toi ?

Tu te souviens de la dernière fois où je t'ai vu ?

Tu te souviens de la dernière phrase que je t'ai alors dite ?

Je ne t'ai jamais plus revu.

Je te retrouve aujourd'hui.

Comment tu vas, toi ? Qu'est-ce que tu es toi ?

La danseuse se construisait, hésitait, tombait puis se relevait, s'embrasait et tentait inlassablement de percer les mystères de l'existence, de l'inspiration, de l'acte poétique. C'était un duel de chair et de notes, une lutte de l'artiste contre lui-même, contre le chaos l'habitant. À la fulgurance de la chorégraphie répondait la partition élégante du piano. La musique résonnait bien au-delà des mots, elle vibrait et prolongeait l'imaginaire. La poésie était vécue, transformée par le geste.

Le septième soir, alors que ma copine était allée aux toilettes, en descendant l'escalier, j'aperçus Mayra vers la porte de sortie, et ma décision fut prise : j'allais lui proposer de partir quelque part avec moi, je ne sais pas où, n'importe où. Mais à peine étais-je à côté d'elle que ma bouche lui lança à mon insu :

- Être ou paraître, telle est la question, n'est-ce pas ?

- L'essentiel, c'est d'être. Être, rien de moins, rien de plus.

- Mais la danse, c'est immédiatement paraître, lui dis-je. L'essence de l'art, c'est le paraître. L'être, c'est du côté de la barbarie, du n'importe quoi. D'ailleurs, pour un livre, commencer d'exister, le mot le dit bien, c'est paraître.

- Tu es écrivain ?

- Je suis un étudiant qui a fui son pays à cause de la guerre. Je rêve de devenir écrivain. Et toi ?

- Moi ? Je vis mon rêve et je veux que ça dure aussi longtemps que possible.

J'avais alors 21 ans, elle en avait 24. Je venais de débarquer à Paris pour poursuivre mes études. Elle vivait à Londres et était de passage à Paris à l'occasion d'une tournée d'artistes amateurs. J'abandonnai ma copine dans les toilettes et partis avec Mayra dans un bar chic, pas très loin du théâtre.

On passa une nuit blanche à boire, à trinquer, à se raconter nos vies, et surtout à avoir des fous rires incomparables. Avec elle, je pensais que j'allais rire le reste de ma vie. À l'aube, Mayra prit appui des deux mains sur le bar, se renversa en arrière, s'étala sur le dos et me demanda si je voulais bien la raccompagner chez elle. Son hôtel était situé dans la rue de la Gaîté, à Montparnasse. Nous aurions pu prendre un taxi, mais elle tenait absolument à y aller à pied. Pendant que nous marchions dans les rues désertes, notre conversation reprit de nouveau. Nous parlâmes de notre vie, de là où nous venions et jusqu'où nous voulions aller. Nous avions des rêves tellement grands.

- Je tente de me retrouver par la danse. Je tente de recouvrir mon visage à travers la musique, de retrouver ma musique à travers le geste, de conquérir mon corps, à travers les regards et les déchets des autres qui à leur tour peuvent se recomposer et se sublimer dans le récit que je leur invente. J'ai remarqué ta présence. Comment peux-tu regarder sept fois de suite une femme qui répète sans cesse les mêmes gestes ?

- Chaque fois que tu balances ton corps, tu crées une femme nouvelle. Je ferme les yeux et je rêve. Le rêve s'empare de la danseuse et la décompose, la multiplie, la rend onirique. En présence de la beauté du geste - non, de la beauté tout court -, le monde perd toute mesure, le temps n'a plus d'importance, on ne voit plus les gestes, on vit seulement le moment présent et on veut que ça dure, pour toujours. En fait, la valeur des choses belles est indépendante de leur durée ou de leur répétition.

Avec un sourire espiègle, elle me dit :

- C'est du Freud, n'est-ce pas ?

Je lui souris :

- En partie. Au début, il y a le souffle qui précède le son qui précède le mot. Puis il y a le sens. Le souffle, la musique, la danse nous font cheminer vers le mot, vers le sens, vers le son. C'est l'essence de la poésie. Je reconnais les gens et les choses à travers l'ouïe et le son revient toujours en premier dans mon âme.

- Au fond, dans la danse, as-tu discerné un poème ?

- Non, j'ai vu une étoile filante. Si tu ajoutes ta voix, ça serait divin.

Presque deux heures plus tard, Mayra s'arrêta enfin devant l'hôtel. Elle me remercia de l'avoir raccompagnée, déposa furtivement un baiser sur ma joue et dit que je pourrais la raccompagner chez elle tous les soirs.

Tous les soirs, je venais donc chercher Mayra à la sortie du théâtre après les représentations. Elle logeait chaque fois dans un hôtel différent et il nous arrivait souvent de nous retrouver perdus dans les quartiers de Paris ; nous faisons alors de grands détours et mettions des heures à retrouver notre chemin. À l'époque, je joignais le jour à la nuit et je m'endormais souvent dans le grand amphithéâtre de l'université Panthéon-Assas pendant les cours de droit. Lorsque nous tombions en cours de route sur un café encore ouvert, nous buvions des canettes de bière ou des verres de vin, et engagions la conversation souvent avec d'autres noctambules, ivres ou simplement solitaires, qui nous racontaient leur histoire. À cette époque, le temps s'étirait à l'infini et se perdait dans l'exaltation des conversations sans lendemain.

*Je suis debout au bord de la plage.
Un voilier passe dans la brise du matin,
et part vers l'océan.
Il est la beauté, il est la vie.
Je le regarde jusqu'à ce qu'il disparaisse à l'horizon.
Quelqu'un à mon côté dit : « Il est parti ! »
Parti vers où ?
Parti de mon regard, c'est tout !
Son mât est toujours aussi haut,
sa coque a toujours la force de porter
sa charge humaine.
Sa disparition totale de ma vue est en moi,
pas en lui.
Et juste au moment où quelqu'un près de moi
dit : « Il est parti !
il en est d'autres qui le voyant poindre à l'horizon
et venir vers eux s'exclament avec joie :
« Le voilà ! »
C'est ça la mort !
William Blake*

Mais ça ne durera pas. Toutes les bonnes choses ont une fin, me souffla une petite voix intérieure.

On passa une semaine à faire la fête et à rire. Et à la fin de sa dernière représentation :

- Il faut qu'on se quitte, me dit-elle. Parfois, pour chercher notre voie, il faut partir. Ce qui veut dire aussi qu'il faut laisser les autres partir. Même ceux qu'on aime.

Puis Mayra disparut. Elle s'évapora. Et je n'eus plus jamais de ses nouvelles.

Mais quelque part au fond de moi, je savais que je la reverrais un jour.

Retour vers aujourd'hui, mardi 25 septembre, 22 h 30

Tu es un artiste ?

- J'ai toujours voulu être écrivain, mais je ne crois plus l'être. Devant une feuille blanche, mes pensées vont dans tous les sens. Bah ! Quelle importance ! Après la première phrase, je bloque. J'ai des fulgurances de temps en temps, ne te souviens-tu pas ? Dans le passé, je savais connaître les gens et les choses à travers mon ouïe... À présent, je commence à les connaître à travers les yeux, et je me trompe rarement. Ah, si j'étais peintre ! J'aurais bien aimé te peindre...

- Mon portrait ?

- Tout ce que je vois. Une esquisse pour saisir la femme derrière le masque.

- Même mon corps ?

- Nu !

- Je n'aime pas mes rondeurs.

- Je n'aime pas les corps sans défauts. Ils ne m'inspirent pas.

- Et mes rides !

- Les rides sont les traces de ton vécu. J'adore les rides qu'on essaie de cacher, mais sans y parvenir. Ce n'est pas seulement une question d'esthétique, c'est aussi spirituel... Sans spiritualité, la beauté est lisse.

Elle éclata de rire et commença à me raconter sa vie. J'étais subjugué par sa voix. Elle avait une voix merveilleuse, la voix la plus grave que j'aie jamais entendue. Ce n'était pas seulement son timbre, c'était sa gravité et son accent. Le genre de voix qu'on ne peut pas décrire ni oublier.

Elle travaillait dans la finance. Elle détestait ce genre de soirées qui se répétaient inlassablement avec les mêmes personnes qui s'altéraient avec l'âge à force de raccommoier leurs formes et de délaissier leur âme.

- C'est la culture des escargots que je déteste le plus. Celle qui consiste à rester collés les uns aux autres dans un monde en plastique fermé, tout content de nous dans la médiocrité de notre vie, et dont le seul horizon est la bave qui nous couvre et nous noie.

Je regardai autour de moi. C'était en effet un défilé de femmes toutes plus ou moins identiques — mêmes corps anormalement maigres, mêmes visages lisses, mêmes nez refaits, mêmes lèvres pulpeuses, toutes habillées par les mêmes créateurs de mode avec les mêmes talons de douze centimètres. Les hommes, eux, étaient un peu en retrait, discutant entre eux, en cercles fermés, des mêmes sujets politiques et économiques, les cigares en plus, à en mourir d'ennui.

Un serveur me proposa aimablement du café ou une liqueur quelconque, peut-être un cognac, je ne sais plus. Mais je répondis :

– Je ne peux pas, merci.

Et j'ajoutai aussitôt pour me justifier :

– Je dois rentrer chez moi préparer ma réunion pour demain.

– Je dois vite rentrer chez moi jouer la femme au foyer, me lança-t-elle à voix haute en souriant d'un air ironique.

- Les femmes ne sont plus ce qu'elles étaient, c'est clair.

- Et les hommes, parlons-en !

- Nous sommes fidèles à nous-mêmes, rien n'a changé, pas de surprise. Nous ne sommes que cela, des hommes, aussi cons, superficiels et prétentieux. Il en va de notre survie, surtout dans ce pays.

Elle me dit qu'elle allait contacter un chauffeur Uber parce qu'elle n'aimait pas conduire seule la nuit.

– Je... tu ne m'as pas dit où tu habitais. Est-ce que je peux te raccompagner ? Je suis en scooter ce soir. Plus pratique pour me déplacer dans la ville. Et rassure-toi, je n'ai pas trop bu. Ça me rassurerait que tu ne rentres pas toute seule la nuit avec un Uber. Je me sentirais responsable s'il t'arrivait quelque chose et...

Elle me contemplait tandis que je m'empêtrais dans mes explications, remua la tête et décida de m'épargner en coupant court à ma confusion :

– Ça tombe bien ! J'aime bien faire un tour en scooter. Si tu as un deuxième casque en plus...

Mercredi 26 septembre, 1 h 20

On glissa vers la sortie en traversant le salon au milieu des invités. Soudain, un monsieur d'un certain âge, en jean et veste noirs, me sourit. Je lui renvoyai un sourire de politesse. Il se dirigea vers moi. Je le vis venir, lui non. On se heurta de plein fouet comme deux autos tamponneuses identiques sur un ring. Je m'excusai puis lui tournai le dos. Il s'éloigna et disparut. Elle avait vu la scène et n'en croyait pas ses yeux :

– À qui parles-tu ? me demanda-t-elle ahurie.

– À un monsieur, répondis-je. C'est bizarre, j'ai l'impression de l'avoir déjà vu quelque part. Son visage m'est familier. Il m'a fait peur, j'ai cru qu'il allait m'écraser.

D'un air à la fois surpris et amusé, elle me dit que c'était ma propre image reflétée par le grand miroir devant la porte d'entrée que j'avais heurtée. Elle se mit à rire, d'un rire contagieux qui aussitôt trouva un écho dans tout le salon. C'était le scoop de la soirée.

– Je t'ai déjà dit que tu étais toujours dans ton monde. Te souviens-tu de Freud ?

– Et comment ! Pourquoi ?

– Lui aussi raconte une histoire où il se voit lui-même et ne se reconnaît pas. Le familier peut devenir inquiétant. Il affirme que : « L'inquiétant est ce type d'effroi que suscite ce qui est bien connu, ce qui nous est familier depuis longtemps. »

– Comment cela est-il possible ?

– Je ne sais pas. Ça a sans doute un lien avec le secret, avec les désirs refoulés. Il s'agit sûrement de quelque chose qui aurait dû rester dans l'ombre et qui en est sorti.

– C'est comme des fantômes ?

– Des fantômes aux fronts troués qui ne sont que les reflets de nos visages derrière les masques. De ce que nous aurions dû être et ce que nous sommes devenus.

– Et nous passons notre vie à fuir nos fantômes.

– Alors qu'il serait plus intelligent d'apprendre à vivre avec. La vie est belle, après tout.

Mercredi 26 septembre, 1 h 40

Je la raccompagnai chez elle à Verdun en slalomant alternant entre zones chics et populaires.

En traversant Beyrouth, j'avais l'impression d'être dans un film de science-fiction où l'humanité s'était scindée en deux sous-espèces distinctes : alors que l'une d'elles menait sa vie sur une terre où les villes avaient toutes régressé au rang de bidonvilles, entourées d'un environnement pollué, dégradé et submergé de déchets, pareil à un terrain vague s'étendant à perte de vue, l'autre portion du genre humain, la privilégiée, vivait dans un monde idéal composé d'immeubles luxueux, parfaitement barricadés, au sein de parcs impeccablement entretenus avec salles de sport, saunas et piscines privées, isolés en plein milieu d'un environnement dégradé. En nous installant volontairement dans nos cages dorées, pouvons-nous échapper à la souffrance des autres ? Peut-on aller bien dans un monde qui va mal sans vivre dans le déni ?

– Gare-toi ici, j'habite deux blocs devant.

Je pris un selfie de nous deux avec son téléphone portable. Elle nota mon numéro et m'appela en raccrochant aussitôt afin de me communiquer le sien. On se promit de se rappeler. Elle me donna une bise et disparut.

Mercredi 26 septembre, 1 h 55

En tout cas, tu ne sembles pas faire partie de ce monde.

Comment pouvait-elle bien s'en souvenir ? Était-ce un compliment ou un reproche ?

Quel était ce monde ? Quel était mon monde ? Peut-on faire partie d'un monde et participer à un autre monde ? Peut-on exister en tant que corps dans une soirée pour quelqu'un et en même temps en tant qu'idée, pensée ou thème dans l'esprit d'un autre ? Peut-on exister sur plusieurs plans ? Être là sans être vraiment là ? Peut-on être en même temps dans le passé, le présent et le futur ? Être à la fois réel et virtuel. Un monde intime, personnel, qui débouche sur un monde commun. Un monde qui devient commun par communication entre plusieurs mondes privés. L'essentiel est de communiquer, par la parole, par le silence, ou par le regard. La communication est essentiellement une question de regard, de vision ou peut-être de mémoire, ou de ce qui en reste.

Mercredi 26 septembre, 2 h 20

Je rentrai chez moi un peu sonné. Je me demandais si j'avais vécu réellement ou peut-être simplement imaginé ou rêvé cette rencontre dans le salon avec mon alter ego. Je devais dormir. Il fallait que je me réveille dans cinq heures avec les idées claires. Je savais que je n'y arriverais pas. C'était toujours pareil, quand je buvais, j'avais le cerveau en ébullition et pour le calmer, je me mettais   écrire.

Je m'installai sur le canapé du salon et posai devant moi un stylo et un papier blanc. J'allai chercher un verre d'eau et deux comprimés de Panadol. Je m'apprêtais à les prendre quand soudain je sentis une présence et sursautai.

Dans la pénombre, en face de moi, totalement immobile, se détachait une petite silhouette chétive. J'étais supposé être seul dans à la maison. Je ne distinguais pas le visage de l'inconnu. Un vagabond ? Un agent de la sécurité ? Un cambrioleur ? Un repris de justice ? L'inconnu ne semblait pas menaçant. Il ne bougeait toujours pas. Il demeurait figé dans la même attitude, la tête baiss e, posée sur ses bras, les yeux comme rivés au sol, dans une posture semblable à celle du Penseur d'Auguste Rodin. Je repris peu à peu mes esprits, mais j'étais toujours interloqué. Je l'interrogeai avec une certaine angoisse, perceptible dans ma voix saccadée :

– Que se passe-t-il ? Qui êtes-vous ?

Soudain, la statue de cire parut très légèrement s'animer. Alors que son visage demeurait hiératique, ses jambes furent prises d'un léger tremblement tandis qu'il tendait très lentement ses paumes ouvertes vers moi.

Cette réaction, quoiqu'infime, provoqua une sorte d'impulsion réflexe de mon corps. Je sautai sur mes pieds si brutalement que je repoussai la table basse devant moi. D'un geste un peu dérisoire, j'attrapai un presse-papiers que je serrai dans ma main droite pour me défendre ou pour le lancer. D'une voix étranglée, je demandai :

– Mais comment êtes-vous entré ?

Aucune réponse de sa part. De ma main libre, je braquai la lampe de mon portable sur l'homme. Tout était singulier dans son physique. Silhouette sans corps, ombre fr le, mais qui semblait tenace, très petite figure, presque pas debout. Il devait faire dans les un mètre soixante. Sa fragilité apparente était accentuée par ses, ou plutôt son

vêtement. Il portait une abaya orientale blanche, qui semblait le couvrir de haut en bas. Il arborait une moustache brune en brosse à dents comme Charlot, le personnage de Charlie Chaplin. Ses cheveux grisonnants plutôt bouclés surmontaient un front large trahissant un début de calvitie. Surpris par la lumière, il plissa les paupières sur des yeux brun clair. Ses abondants sourcils étaient bruns. Son teint était pâle. Je reposai le presse-papiers. Je ne me sentais plus menacé. Au contraire, il émanait de lui une telle intensité que j'avais l'impression d'avoir en face de moi une entité mystique. Il devait être en fin de quarantaine, mais à l'évidence, il s'agissait d'un homme fatigué.

– Qui êtes-vous, une sorte de prophète ?

Qu'est-ce qui m'avait pris de prononcer ces mots ? L'alcool me monta à la tête. Je fermai les yeux et m'endormis.

Reyss Reyss

Mercredi 26 septembre, 10 heures

Petit déjeuner avec Reyss Reyss à bord de son yacht privé, le Symphony, navire de 67 mètres, amarré dans la marina. Le bateau ne quittait quasiment jamais la baie de Dbayeh, où, tout au long de l'année, le magnat du tabac et de l'immobilier y tenait ses réunions et organisait ses réceptions. On était assis face à face à une table sur la terrasse du bateau, à déguster les croissants et boire un café.

Reyss semblait nerveux. Pour la première fois, je sentais qu'il doutait de lui. Sourire figé, mains nerveuses, il était vêtu d'un complet bleu avec des bretelles cachant mal un embonpoint déjà prononcé.

– Bon, résumons ! Le dossier est formel : ces virements bancaires sont bien partis de vos comptes. Ils ont transité par les îles Vierges britanniques. Les montants sont très importants. Pour qui ? Pour quoi ? Il faudra me le dire, si vous voulez que je puisse vous défendre.

– Hum... Je te répète que je n'en sais rien. Ces comptes étaient gérés par des collaborateurs et, à tort ou à raison, je leur faisais confiance. Ces sommes ne me rappellent rien.

– Mais vous n'irez pas très loin, comme ça. Ils veulent savoir et ils le sauront. Il y a beaucoup de choses contre vous dans ce dossier, et ce n'est pas le seul délit. Contrebande, trafic, blanchiment, évasion fiscale, corruption, tout y passe. Il y a surtout la question américaine. Si ça déraile, ça peut aller loin. Il faut découper les situations et les analyser une à une. Par où commencer ?

En guise de réponse, il me fixa longuement et fit un signe de croix. Le personnage était séduisant, mais vulgaire. D'habitude, il parlait peu et il parlait mal. Il avait des idées sur tout, et surtout des idées. Des idées qu'il n'arrivait pas à exprimer, mais parvenait à exécuter plutôt bien. Personne ne connaissait l'origine de sa richesse. Les rumeurs les plus folles circulaient sur son passé et sa fortune, même au sein de sa propre famille. Il avait l'intelligence des animaux, cet instinct du prédateur qui sait reconnaître sa proie et foncer sur elle pour la dévorer sans pitié. Il était parti de rien, pour devenir la première fortune du pays, ou plutôt celle de sa communauté. Fils d'un chauffeur de taxi et d'une aide-soignante, il était l'exemple parfait du self-made-man sorti du caniveau : pas de diplôme, encore moins d'école prestigieuse. Avec sa gueule de camionneur, il était doté d'un flair hors du commun pour les affaires, associé à un culot à toute épreuve. Avant, il avait un agenda plein et un compte en banque vide.

Maintenant, c'était plutôt l'inverse. Il était passé de l'ombre à la lumière et avait toujours confiance en sa bonne étoile et en son argent. Mais au moment où il avait décidé de passer à autre chose, à l'art et à la politique, il avait senti le monde se fissurer sous ses pieds. Il avait perdu un peu de sa superbe, mais pas sa foi.

– Tout va s'arranger, par la grâce de Dieu et de la Sainte Vierge. Je dois aller à la messe pour me confesser et me repentir. Si les Américains croient tout voir, Dieu seul me connaît. J'ai été parfois violent avec les violents, mais protecteur avec les faibles. Et j'ai toujours mis de l'argent dans les caisses de tout le monde, l'Église, les partis politiques, les juges... Tout le monde. Tu viens avec moi, ou tu es athée ?

– Je préfère prier seul. Mais ce point aussi, là, les pots-de-vin, la corruption tout particulièrement : ils ne vous lâcheront pas. Ce ne sont pas des infractions à des lois internes. Ce sont des violations de règles et de normes internationales. On peut commencer par là. Aidez-moi, faites un effort !

– Je ne suis pas un corrompu. Je suis un mécène qui traite avec des corrompus. Allez, allez ! Je suis en retard pour la messe. Je donne une réception dimanche prochain et je vous attends. Tout le gratin de la société libanaise sera présent. On fixera une autre réunion d'affaires plus tard.

Il se dirigea vers les quais, puis, se retournant vers moi, ajouta :

– Mes trente-cinq ans dans le monde des affaires me poussent à penser qu'il est difficile d'affirmer qu'un homme est honnête tant qu'il ne lui a pas été donné l'occasion d'être malhonnête impunément. Chaque fois que j'ai cherché à acheter quelqu'un, ça a marché. Je ne me souviens pas d'avoir rencontré un seul échec quand il a fallu graisser la patte à quelqu'un. Mais je peux aussi vous dire qu'après chaque opération de corruption réussie, quand vous rentrez chez vous, vous êtes triste. Fier, mais triste.

Mercredi 26 septembre, 11 h 20

Corrompre ou se corrompre, quelle différence ? La différence se trouve dans la répétition de l'acte et sa banalisation par toutes sortes de justifications pour le rendre supportable à nos yeux. Le vice naît de la banalisation de la corruption. Le vrai péché, c'est le vice, c'est-à-dire s'installer dans la corruption et trouver cela normal. Trouver toujours des raisons pour justifier l'injustifiable. Mais qui suis-je pour juger ? Je me prête à ce jeu comme tout le monde. Je suis en colère, je me rebelle des fois, mais au fond, je porte un masque, un masque sur un masque. J'essaie de faire de petites choses, mais pourquoi, pour qui ? Et pour changer quoi ? Le problème dure depuis longtemps, très longtemps : pas des dizaines, mais des centaines d'années. Le fleuve part toujours de la montagne sans retour. Mais l'ombre de la montagne ne disparaît pas, et nous rappelle, de temps en temps, d'où on vient. Quand l'argent règne et sème la corruption, il est inutile de se plaindre ou de lutter. L'argent finira toujours par acheter les âmes mesquines. Ce n'est pas une question de besoin ni de pauvreté, c'est de la pure mesquinerie et c'est une cause perdue d'avance. Mais il restera de l'espoir tant que nous ne serons pas tous corrompus.

Mercredi 26 septembre, 23 h 40

Il était de retour. Il était là. Il ne parlait pas. Toujours immobile, la tête baissée. J'avais l'impression de le lire. Mais, il n'avait pas de pages à tourner, pas de paragraphes à souligner, pas de notes à prendre. J'entendais sa voix souffrante, mais claire. Son accent du Nord. Pas de doute, c'était bien lui, il était là, sur le canapé, dans le salon, en face de moi.

Comme pour conforter mes certitudes, je lui demandai :

– Qui es-tu ?

Il resta muet pendant un instant, puis lança :

– Appelle-moi Gibran.

– Tu t'appelles donc comme moi ? lui demandai-je.

– Khalil Gibran.

– Gibran, Khalil, c'est le nom du père.

– Gibran Khalil Gibran ou Khalil Gibran, Gibran Gibran, personne ne connaît.

– J'ai essayé de rétablir la vérité, mais la vérité des papiers, je n'ai pas pu la changer.

– On porte le même prénom.

– Sauf que mes papiers portent une fausse vérité.

– La fausse vérité, c'est la marque de notre époque. Ce sont des fake news, en quelque sorte.

– Ce n'est pas tout à fait ça, mais en tout cas, là où on se trouve, ça n'a plus d'importance.

Dès les premiers mots, j'avais eu un choc. Celui que l'on ressent quand le silence est rompu au moment où on ne l'attend pas. Cette émotion qui naît d'un sentiment qu'on ne peut pas identifier. À la fois proche et lointain. Personnel et impersonnel, réel et irréel. Émanant d'un temps intemporel. C'était au-delà des paroles, un moment qui embrasse l'humanité.

– Pourquoi êtes-vous ici, Gibran ? demanda-t-il.

J'avais envie de lui répondre : « Mais c'est à moi de vous poser la question ! Je suis ici chez moi, dans mon salon, sur mon canapé,

devant ma table. » Mais je ne dis rien, je n'étais pas certain de vraiment comprendre la question. Pourquoi êtes-vous ici ? S'adressait-il à moi ou à lui-même ?

Mais avant que j'aie le temps de formuler ma réponse, il reprit :

– Je m'adresse à toi.

Cette fois, j'en étais certain, je ne dormais pas. Et si je ne dormais pas, ça voulait dire que je ne rêvais pas. Si je ne rêvais pas, alors que faisais-je ? Le rêve est un instant de la vie qui réapparaît pendant le sommeil. Les scènes que l'on voit dans le rêve disparaissent quand on se réveille. Mais là, c'était tout à fait le contraire, je rêvais les yeux ouverts, je vivais le rêve. Le rêve du rêve, est-ce la réalité ? Qu'est-ce que la réalité, par opposition au rêve ? Une preuve d'existence contre une existence sans preuve ? Et si quelqu'un vit sans preuve, sans témoins, sans laisser de traces, existe-t-il vraiment ?

Je le regardai intensément. Et un long silence qui ne cessa de croître m'envahit. Mes paroles s'évanouirent parce qu'elles n'exprimaient plus rien. Je cherchais à comprendre et à disséquer les quelques grands thèmes qui comptaient dans la vie et ceux qui lui ôtaient son sens. La vie et la mort, l'amour et l'amitié, la vérité et le mensonge, la grandeur et la petitesse, la solitude et la société, la souffrance et la joie, les larmes et les rires, la tyrannie et la liberté, la connaissance et l'ignorance, la femme et l'homme, l'injustice et la bonté, la guerre et la paix et les atrocités sans nombre commises et les vies piétinées depuis toujours. Tout, tout semblait m'envahir et former en moi un ensemble puissant et indivisible. Je n'étais qu'une vague dans l'océan de la vie. J'essayais surtout de trouver la place de l'homme dans sa nudité, sa fragilité, ses faiblesses, son humilité. Cet homme bien souvent introuvable, enfoui sous les ruines monstrueuses de ses actes insignifiants et de son ego surdimensionné.

Il y a un moment où les mots s'usent. Et le silence se met alors à parler.

Je pensais à Reyss, à son arrogance, à sa fausse modestie, à sa cupidité, à ce personnage à la fois suffisant, triste et ridicule. Et je pensais à mon pays, terre de rencontres, de diversités, de cultures, de religions, de traditions, et aussi de peurs et d'impuissance. La culture qui nous façonnait depuis le règne des Ottomans avait été celle de l'impuissance, qui nous mettait dans la tête l'idée qu'« il n'est jamais possible » de changer les choses.

Et comme pour me donner le temps de méditer à la question : « Pourquoi suis-je ici ? », il me lança :

- Où en êtes-vous ?
- Rien n’a changé. La maison commune est en train de s’écrouler.
- Il est temps de la reconstruire et de la conserver.
- Les voleurs ignorants ont volé le pays.
- Il est temps de le reprendre. Jusqu’à quand le peuple restera-t-il assoupi ? Jusqu’à quand glorifiera-t-il ceux qui n’ont atteint la grandeur que par chance ? Combien de temps ignorera-t-il ceux qui lui ont permis de voir la beauté de son esprit, symbole de paix et d’amour ? Jusqu’à quand les hommes honoreront-ils les morts en ignorant les vivants qui passent leur vie dans un cercle de la misère, et qui se consomment comme des cierges allumés afin d’éclairer le chemin des ignorants et de les conduire sur les sentiers de la lumière ?

Je ne répondis pas. Ce dialogue d’outre-tombe me glaçait le cœur. Comme le dit un vieux proverbe grec : « Quand l’erreur est partout, la plainte est sans espoir. » Des fois, le silence est plus expressif que les mots. Il se tut aussi. Nos deux silences n’étaient pas identiques. Jusqu’à quand ? C’était la grande question. Jusqu’à quand allions-nous continuer à nous regarder tomber dans le vide, sans bruit, sans rien à quoi s’accrocher, ralentir la chute, amortir le choc ?

Nous nous regardâmes droit dans les yeux. Nous nous sourîmes. Il n’y aurait pas de choc ni d’atterrissage, il n’y avait pas de sol. Nous partagions la même image. Celle d’un homme qui tombe. Une chute éternelle, à travers les générations. Le silence devenait pesant. Le silence devient toujours pesant après la vision d’un corps qui tombe. Mais, à la faveur de ce silence, l’image se clarifiait dans mon esprit comme dans le sien.

- Désolé, moi aussi je veux partir. Je n’ai plus rien à faire ici.

Je pensai à Mayra. Je sentis qu’elle n’était pas réapparue dans ma vie par hasard. Et qu’il y avait beaucoup de choses à rattraper...

Et comme s’il avait deviné mes pensées, il me dit :

- Lorsque l’amour vous fait signe, suivez-le...

Jeudi 27 septembre, 8 h 45

Mayra m'envoya sur mon WhatsApp le selfie de nous deux, accompagné d'un texto :

« Regarde les deux hurluberlus qui se regardent sourient dans l'écran. Merci pour ce moment. Je rentre à Londres. Si tu es de passage, appelle-moi. »

Je remarquai surtout son regard qui dégageait un sentiment de bonheur sur un fond de tristesse. Je lui répondis : « Je n'y manquerai pas. J'ai hâte de revisiter mes souvenirs et de revoir tes yeux pétillants d'intelligence ! »

Jeudi 27 septembre, 22 h 45

De retour à la maison, je pris un verre, marchai un peu dans le salon, puis me rassis devant le bureau. Je commençai à écrire. De temps en temps, je levais la tête, comme pour voir s'il était revenu. J'avais une envie irréprouvable de le revoir. Au bout de cinq minutes, il réapparut. Il n'avait pas changé de place. Ses petites jambes étaient écartées, et ses mains appuyées semblaient le soutenir pour l'empêcher de glisser. Il respirait avec une difficulté croissante. Il me lança :

– Pourquoi êtes-vous ici, Gibran ?

Je lui répondis, d'un ton mi-gêné, mi-sarcastique :

– Et vous, pourquoi êtes-vous ici ? Moi, je suis chez moi. Vous, vous êtes chez moi. Moi, je suis ici pour vivre. Vous, vous êtes déjà mort !

Avec un mélange de fermeté et de douceur, il me demanda :

– Depuis quand avez-vous commencé à vivre ?

Sa question me stupéfia. Je restai immobile, la bouche ouverte et les yeux écarquillés.

– Mais qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

Il répéta la question, mais, à ma grande surprise, je n'entendis plus : « Depuis quand avez-vous commencé à vivre ? », mais : « Depuis quand avez-vous commencé à mourir ? »

J'eus soudain l'impression que j'avais couru sans arrêt dans une roue d'exercice durant toute ma vie. J'avais la tête qui tournait. Je ressentais des vertiges. Je n'arrivais plus à savoir quand commençait une vie et où elle finissait.

Satisfait de l'effet de ses mots sur moi, il sourit pour la première fois et déclara :

– La vie et la mort sont une, de même que le fleuve et l'océan sont un.

Puis il ajouta, comme pour s'expliquer :

– Sans la mort, la question du sens de la vie ne se poserait pas et je ne serais pas là aujourd'hui. Mais sans la mort, la vie n'existerait pas. Elles sont inséparables. Dès votre naissance, vous commencez à mourir. La mort n'est pas un accident, mais un processus, tout comme la vie. Et la vie et la mort sont quasiment comme les deux ailes d'un oiseau, liées l'une à l'autre. Au fur et à mesure que la vie avance, la mort avance avec elle, simultanément. Elles progressent, la main dans la

main. Dès que la vie est achevée, la mort l'est aussi. Elles viennent ensemble au monde, elles disparaissent ensemble. Elles ne sont pas deux choses distinctes.

Il marqua une pause puis me dit en rigolant :

– Je possède ce lieu dès que j'y entre, Gibran, plus que vous ne le possédez. Vous êtes de passage ici, tandis que moi, j'ai passé ma vie à chercher l'éternité.

J'aurais voulu lui dire que « nous sommes tous éternels, parce qu'en mourant, on devient le sol, on se mélange à la terre... et le sol ne meurt jamais ! »

– Je parle des âmes, me chuchota-t-il.

Je ne dis plus rien.

Vendredi 28 septembre, 7 h 45

Reyss Reyss était en colère.

– À chaque fois que je m’apprête à prendre un nouveau départ, il y a toujours un abruti qui me rappelle d’où je viens ! Il y a quelques années, c’était un petit homme, un entrepreneur immobilier de la région, qui avait raconté aux médias comment je l’avais soi-disant arnaqué. Puis il s’est tu, foudroyé par une crise cardiaque. Plus récemment, c’est un journaliste qui m’a déballé un passé sulfureux de baron de la drogue. Aujourd’hui, j’ai cet enquêteur français pendu à mes basques, qui vient fourrer son nez dans mes comptes.

Souvent, toutes ces affaires ne dépassaient pas le stade de l’effervescence médiatique et se terminaient par un non-lieu. Malgré son air rassurant, je le sentais en proie à une inquiétude grandissante face à un danger qu’il n’arrivait pas à cerner. C’était la rançon de la richesse et du succès, affirma-t-il. Il me fixa droit dans les yeux et me dit :

– J’ai un terrible pressentiment. L’Amérique va augmenter la pression sur l’Iran. Et les sanctions contre le Hezbollah vont aller dans le sens du durcissement, et le cercle des personnes visées par ces sanctions pour leur lien présumé avec le Hezbollah va s’élargir. C’est le début d’une nouvelle ère et beaucoup de têtes vont tomber.

– En effet, lui répondis-je. Le lien est désormais celui d’un « soutien » significatif à caractère financier, matériel ou technologique qu’une personne apporterait soit à des entités énumérées par la loi, soit à des personnes dont le lien avec le Hezbollah est établi par le président américain d’une façon discrétionnaire, soit à des personnes appartenant à ou contrôlées par l’une de ces personnes. Mettre ainsi le droit américain dans les mains de Trump, ça va faire des étincelles, croyez-moi.

Il laissa son regard traîner sur mon visage, un léger sourire aux lèvres, avec l’air de quelqu’un attendant en attente que je lui pose des questions auxquelles il n’avait aucune envie de répondre. Chez lui, le regard était un territoire. Un regard va parfois plus loin qu’un affront, une provocation ou une prière. Permettre à son regard de s’attarder sur le visage de quelqu’un est déjà une façon ouverte de le défier ou de le remettre à sa place par le non-dit.

– N’oublie surtout pas la réception de dimanche chez moi à Limassol, me dit-il. Mon jet privé est à ta disposition.

Que savons-nous jusqu'ici de Reyss Reyss ? Peu de choses, si ce n'est que ce milliardaire loufoque, à la silhouette massive, appartient à une lignée d'hommes d'affaires qui avait émergé avec le déclenchement de la guerre civile libanaise et le pillage des banques, du centre-ville de Beyrouth, du quartier des grands hôtels et la destruction et le pillage du port de Beyrouth par les milices. Il n'avait pas pris les armes, mais il faisait partie de ces hordes de jeunes brigands qui surgissaient après la fin des batailles pour tout saccager dans la nuit et disparaître au lever du jour. Puis il avait quitté Beyrouth et sa violence pour une traversée de la Méditerranée à destination de Chypre.

Que cet homme, diablement habile en affaires, avait fait de la contrebande de tabac, ou du commerce illicite de cigarettes ou de produits dérivés du tabac pour lesquels on n'acquitte ni droits de douane ni taxes, était un art suprême. Réussir dans le commerce parallèle à l'ombre des géants du tabac est un art qui requiert un mélange de flair, de ruse et de prudence. La technique ne suffit pas, il faut de l'audace, de l'instinct, du sang-froid et un moral d'acier. C'est ce que certains appellent « le sens des affaires ». On dirait plutôt « l'art subtil de la prédation ».

Que cet homme figurait en bonne place parmi la trentaine de personnes richissimes qui avaient émigré, lors de la guerre pour faire fortune dans les pays de la diaspora, et étaient revenues au pays pour faire profiter leurs communautés des bienfaits de leur richesse était un fait indéniable. Une fois leurs empires constitués, ces personnes s'étaient carapatées au Liban pour mettre leur fortune à l'abri, bien protégée par le secret bancaire. Aujourd'hui, Reyss Reyss voulait entrer dans le club très fermé de l'oligarchie libanaise. Pour entrer dans ce club, il fallait avoir beaucoup d'argent, faire de la politique et posséder une banque. Reyss Reyss ne possédait rien, mais il contrôlait tout. « C'est le secret de l'invincibilité », répétait-il. À force de côtoyer les oligarques russes, il avait adopté leurs règles : ce que tu ne possèdes pas ne peut pas t'être pris.

Logés dans des trusts basés à Chypre, à Singapour, à Hong Kong ou aux îles Vierges, ses avoirs donnaient le vertige, comme son patrimoine financier et immobilier : 10 % du capital d'une grande banque libanaise, un hôtel particulier parisien, rue de l'Élysée, de luxueux pied-à-terre en Floride ou encore à Manhattan et à Londres. Et des milliers de mètres carrés de terrains achetés à des prix dérisoires au Liban juste avant la fin de la guerre, des terrains agricoles

dans plusieurs pays de l'Europe de l'Est à la veille du démantèlement de l'Union soviétique et valant aujourd'hui une fortune. Il avait aussi investi dans des mines de charbon et de bauxite en Asie, des commerces et des restaurants aux États-Unis, des kebabs, des licences de taxis en France et des stations-service au Liban. Le reste était à l'avenant : voitures de luxe, bateaux et jets complétaient la panoplie. Il se déplaçait d'un point à un autre du globe à bord d'un Falcon 7X et d'un Airbus spécialement aménagé qu'il n'hésitait pas à mettre à la disposition de ses nombreuses connexions, religieuses, judiciaires, policières et médiatiques pour de fastueux déplacements de détente à Rome ou ailleurs. « Pour contrôler un pays de fonctionnaires, de chefs communautaires et religieux et de lèche-cul, il faut savoir graisser la patte », aimait-il répéter.

Reyss Reyss était assis sur une fortune estimée à 2,1 milliards de dollars. Il mettait surtout en avant ses actions philanthropiques, qui lui valaient l'adoration du peuple et des membres du clergé. Pour protéger sa fortune, il voulait devenir membre du Parlement libanais et entrer au gouvernement.

– Le ministère de la Culture, m'avait-il dit, je peux mettre le prix qu'il faut. « Culture », ça rime avec « agriculture » et dans ce domaine-là, je m'y connais, surtout avec la légalisation du cannabis, avait-il ajouté malicieusement. Être ministre, c'est un couronnement, une consécration et une reconnaissance, sans lesquels toute ma richesse ne signifie rien. Il faut faire rêver les gens. J'ai passé ma vie à rénover des églises et à édifier des statues de saints. La religion, c'est la vraie culture ; toutes les autres formes de culture, c'est de la « déculture ».

Et d'ajouter :

– Les gens ne veulent pas d'idées, les gens n'écoutent pas, ne lisent pas, les gens oublient. Ils sont mus par la peur ou par la cupidité. La peur, c'est le fonds de commerce des chefs religieux ou politiques, moi je les tiens par l'argent. Les gens adorent l'argent et ceux qui le possèdent, les gens ne se soucient pas de liberté, très peu d'égalité et encore moins de solidarité. Leur seule motivation, pour eux-mêmes ou pour leurs enfants, c'est : devenir riches, toujours plus riches ! Pour ce désir fou d'enrichissement, ils sont capables de tout faire ; de faire preuve de loyauté.

Et quand je lui avais demandé ce qu'était la loyauté, il s'était tu longuement, avait respiré profondément, regardé dans le vide et lâché lentement, en mâchant chaque mot :

— Être loyal, c'est faire partie de la famille, être obéissant, d'une fidélité absolue, comme un chien, avec la petitesse et le manque de scrupules en plus.

Et moi dans tout ça ?

Je m'appelle Gibran. J'ai 48 ans, je suis divorcé. Ma femme m'a quitté parce qu'elle n'en pouvait plus de parler toute seule avec mon profil. J'ai un fils de 18 ans qui a décidé de vivre en Islande. Je vis seul. Pas de propriété immobilière. La plupart des objets qui m'appartiennent se trouvent dans ma valise. Depuis cinq ans, je suis un S.D.F. de luxe. Je dors dans des hôtels, dans des Airbnb, dans des studios loués pour de courtes durées. J'ai des bureaux en location dans de nombreuses villes. Je reste rarement plus d'une dizaine de jours au même endroit. Je suis un voyageur permanent et je suis partout de passage.

J'aime à croire que Reyss Reyss m'avait choisi parce que ma naïveté lui avait plu et que ma sincérité l'avait convaincu. J'étais trop idéaliste, selon lui, mais j'étais la bonne personne pour devenir son avocat. J'avais surtout un carnet d'adresses important et une expérience significative pour résoudre son cas.

Dans une autre vie, pas si lointaine, j'ai été avocat à New York, diplômé de la prestigieuse université de Harvard. Je travaillais dans le domaine des fusions-acquisitions et de la fiscalité internationale pour l'un des plus grands cabinets de Wall Street. Puis j'ai ouvert mes propres bureaux de lobbying dans plusieurs pays. Je vivais dans les aéroports et les fuseaux horaires.

Je gagnais beaucoup d'argent. J'avais beaucoup de connexions. Mais j'étais malheureux comme les pierres. J'avais rêvé de cette vie, mais l'accomplissement de mon rêve était comme une malédiction. À cette époque, je travaillais n'importe quand, le jour, la nuit, tout le temps. Et une bonne partie de ce travail consistait à faire semblant d'être un homme important qui faisait un boulot utile. Un homme important qui bossait pour des hommes encore plus importants que lui. Je n'aimais pas ma vie. J'avais l'impression de tuer le temps en attendant que le temps me tue.

Et puis j'ai décidé de tout plaquer et de partir. L'affaire Reyss Reyss fut la dernière affaire de ma carrière.

Samedi 29 septembre, 7 h 20

Le matin, bien avant l'aube, Gibran ou son fantôme me réveilla.

— On ne peut pas être loyal envers autres sans être avant tout loyal envers soi-même, me dit-il. Il n'y a pas de loyauté sans intégrité personnelle, sans respect, sans estime de soi et sans honneur. Être loyal, c'est vivre pleinement sa vie, et non pas à moitié.

La journée démarre bien, pensai-je. Je lui fis remarquer que pour Reyss Reyss, la loyauté commençait par l'inverse, par être avant tout déloyal envers soi-même. C'est ce qu'il exigeait des autres, à savoir se mentir et se fondre dans le décor pour devenir invisibles comme les caméléons afin de ramasser les restes des restes. C'était le temps des caméléons. Les gens ne vivaient même plus une vie à moitié, ils ne vivaient même pas leur propre vie. Ils « sous-vivaient », en quelque sorte, par peur de vivre, et puis se plaignaient de leur vie mutilée.

Dans l'univers de Reyss Reyss, on considérait comme cultivé celui qui savait occulter, on vouait un culte à la culture du déguisement, on louait la force née de l'ignorance. Il croyait que la culture se résumait à la religion alors que cette dernière tuait la culture et produisait un peuple d'ignorants. Ce n'était même pas la peine de le contredire, il n'aurait pas compris, il se serait offusqué et t'aurait pris en grippe, guettant l'occasion où il te démontrerait qu'il avait raison. Le mieux était de se taire et de pratiquer le double jeu, le seul sport national relativement consensuel : double langage, double monnaie, double comptabilité, double armée, double histoire, double culture, double morale. Une morale pour moraliser, une autre pour agir. Une morale pour voter lors des élections et une autre pour se plaindre aussitôt les élections terminées. On ne faisait que refouler nos sentiments, même dans l'imagination. On vivait dans une hypocrisie existentielle, dans l'autocensure, dans la hantise du qu'en-dira-t-on, du « ce n'est pas toi », et surtout des lignes rouges et des sujets tabous. Et tout ce qui comptait ne comptait finalement pas.

Dans notre société, les loyautés sont multiples et sont les avatars du clientélisme, de la peur et de la corruption. Ce sont des liens invisibles qui nous attachent aux seigneurs — à ceux de la guerre et à ceux de l'argent —, ce sont des promesses que nous croyons avoir faites en acceptant un service, une somme d'argent ou une promesse, et dont nous ignorons l'écho, des soumissions silencieuses, des asservissements volontaires. Ce sont des contrats passés le plus souvent avec nous-mêmes, des mots d'ordre transmis de génération en génération sans être compris, des dettes fictives que nous abritons

dans les replis de notre mémoire. Ce sont les coutumes des adultes qui assassinent l'humain qui sommeille à l'intérieur de notre corps, les valeurs au nom desquelles nous justifions nos petitessees pour continuer de nous tenir droits et fiers, et faire du bruit, les péchés qui nous permettent de résister, au nom des principes, au nom du besoin, de la normalité, de l'absence de l'État et au nom de l'opportunisme. Ce sont les principes défigurés et travestis par le triomphe de l'idiotie, de l'oubli volontaire, de la peur d'exister et de la laideur qui nous rongent et nous enferment. Les loyautés sont nos ailes brisées et nos carcans. Ce sont les hypocrisies existentielles sur lesquelles nos vies médiocres se déploient et se brisent, les tranchées dans lesquelles nous enterrons nos rêves dans un champ de ruines, et les espaces lointains vers lesquels nos enfants rêvent de s'enfuir.

Il me sourit et murmura :

— Les ailes brisées sont les marques de notre impuissance et des esprits soumis depuis trop longtemps.

Mais pourquoi avons-nous tant de confessions différentes, tant de versions si différentes de notre histoire et tant de maîtres communautaires ? pensai-je.

— Un seul mot, me dit-il, un seul mot qui résume tout : l'ignorance.

Mayra

Ces choses n'eurent jamais lieu, mais elles sont toujours.

Roberto Calasso — Les Noces de Cadmos et Harmonie

Samedi 29 septembre, 10 h 35

De retour à Londres, Mayra passa ses premières journées à arpenter longuement les rues de la ville, en rêvant de cette danseuse qu'elle n'avait jamais été, d'une parenthèse qui se fermait, celle d'une fenêtre sur son enfance, celle de sa sortie de l'enfance. À 50 ans, la femme franchit un palier. Elle ne veut plus seulement lutter contre elle-même pour exister avant tout dans le regard des autres, elle se tourne vers elle-même pour grandir, vers ses sentiments les plus intimes, ses aspirations, ses doutes et ses peurs. Elle se trouve devant un tournant qui déterminera le restant de sa vie : dépasser ses peurs ou les subir. La peur de perdre ce qu'elle a, la peur de n'avoir jamais ce que les autres ont, la peur d'être ce qu'elle est, la peur de ne jamais devenir ce qu'elle est vraiment. La femme qu'on devient se construit au fil du temps, par une accumulation de strates édifiées en silence. Ce n'est pas une chose dont on décide et qui se fait du jour au lendemain, c'est la vie qui façonne ce qu'on devient. Et la vie est courte, après tout, se disait-elle. Au-delà de la métamorphose d'un corps qui gonfle et se surchauffe traduisant la fin d'un cycle, elle voulait célébrer la naissance d'une nouvelle femme, celle qui compte vraiment.

Elle pensait à cette soirée bizarre à Beyrouth. Pour la première fois depuis très longtemps, elle s'était sentie elle-même quand elle avait été prise pour quelqu'une d'autre. Elle avait aimé ce passé de danseuse inventé par l'esprit déjanté d'un drôle d'énergumène et avait décidé d'assumer ce personnage jusqu'à la fin. Mayra n'avait jamais dansé en public, mais elle avait toujours adoré danser. Tout ce qu'elle avait fait jusque-là était de bâtir une carrière au détriment de tout le reste. Sa vie entière gravitait autour de sa réussite professionnelle. Elle n'évoluait qu'à Londres, Paris, New York ou Dubaï. Elle avait couru comme une damnée à travers les aéroports et s'était battue pendant vingt-cinq ans, à la poursuite d'un rêve de réussite qu'elle avait atteint, pour devenir, de l'avis de tous, la nouvelle star de la finance. La réussite de sa société, une banque privée qui proposait des produits dans des fonds d'investissement

immobiliers, faisait souvent la une des journaux. Ses clients étaient des gens fortunés venant de partout.

Mais Mayra courait pour cacher le néant de sa vie personnelle.

J'ai depuis longtemps, très longtemps, renoncé à l'amour, se disait-elle. Mon travail me comble, mes amies m'entourent et c'est ce qui compte. Je me suis résignée à une vie sans passion. L'âge aidant, je suis persuadée que je ne vivrai plus jamais rien, plus rien. Jamais un homme ne m'aimera comme un homme doit aimer, plus jamais je ne me sentirai belle, désirable, sensuelle, en tant que femme, de bout en bout, dans un regard. Plus jamais. Et je mourrai avec le sentiment d'un énorme gâchis. Avec le sentiment d'être passée à côté de quelque chose d'essentiel, de n'avoir rien fait, rien réalisé de beau ni de grand dans ma vie. Avec le sentiment de ne pas avoir vécu la vie comme elle doit l'être : avec intensité et profondeur.

En se promenant le long de la rive sud de la Tamise, Mayra croisa un petit couple enlacé, qui s'embrassait. Elle aurait tant aimé vivre la même chose. Mais avec qui ? Elle n'avait pas de vie.

Elle pensa à son couple raté.

Je me suis mariée avec la mauvaise personne, songea-t-elle. Je me suis toujours trompée sur les hommes. Je n'aime pas mon mari. Avant, je le respectais. Aujourd'hui, il me fait pitié. La pitié, croyez-moi, c'est le pire sentiment qu'une femme puisse éprouver envers un homme. La pitié qui naît du mépris annihile les sentiments, tue l'amour et engendre la haine.

Je n'aime pas sa façon de rester toujours à la surface, son incapacité à prendre de la hauteur, à voir plus loin que le bout de son nez, au-delà de son intérêt personnel à court terme, sa phobie des qu'en-dira-t-on, son incapacité à écouter, à me regarder sans me voir, sa façon trop rationnelle de penser, dénuée d'imagination, de sentiments et d'émotion. Je n'aime pas son égoïsme, son hypocrisie sociale, sa manière de se comporter, son incandescence, sa façon de répéter la même chose une dizaine de fois et de s'entendre parler. Cela fait un bon bout de temps que nous ne sortons plus ensemble. Nous ne faisons plus l'amour. Nous n'avons plus rien à nous dire, rien à communiquer. Il ne m'adresse plus la parole. Je n'ai même pas envie de briser le silence. Ce qui nous unit, c'est l'ennui. Passer le temps avec lui est d'un ennui mortel.

Il ne m'apporte pas ce dont j'ai besoin en tant que femme. J'ai besoin de quelqu'un qui me fasse rire, qui me fasse réfléchir. Qui me fasse

douter, penser, aller au bout de moi-même. J'ai besoin de quelqu'un qui croit en moi, qui s'intéresse à moi, qui me regarde en tant qu'être humain, en tant que femme et non en tant qu'une somme d'éléments d'un pantin désarticulé sans âme. Qui soit un pilier sur lequel je peux m'appuyer quand tout bascule. Quand j'ai des doutes, quand je ne sais plus où je vais ou ce que je vais faire. J'ai besoin de discuter, de partager, d'avoir des projets communs. J'ai besoin aussi et surtout d'admirer l'autre. De voir en lui ce que je ne serai jamais.

Dans mon cas, ce n'est pas ça. Mon époux me tire vers le bas bien plus souvent que vers le haut. Il me fait honte plus qu'autre chose. Les discussions s'arrêtent au bout de quinze secondes quand je me rends compte qu'il ne m'écoute pas. On s'échange des ordres ou des reproches, pas des paroles. Rien d'inspirant. Il ne se passe rien. Il est plus souvent un fardeau envahissant qu'un compagnon avec qui je veux passer le reste de ma vie.

Mais, je ne veux pas lui faire de mal. Je ne peux pas l'abandonner. Il est après tout le père de mes enfants. Je ne veux pas les laisser sans leur père. Nous sommes une famille. Et elle vaut plus que mes désirs de femme. Le mariage, c'est un statut, un foyer, une famille, une étiquette. Même si c'est en réalité un mensonge, des mots creux, il est très difficile de changer de statut, de modifier son identité, de sortir de sa zone de confort. Je me sens incapable d'affronter tout ce qui vient avec une séparation, tout ce qui vient avec le choix de me choisir à moi aux dépens de mon foyer.

Nous vivons dans la même chambre, nous partageons le même lit, chacun de son côté, séparés par le silence. « Je fais du temps », comme on dit. J'attends. J'attends quoi ? Je ne sais pas. J'espère secrètement un miracle, qu'il me quitte, qu'il s'en aille. Je m'accroche à ce que j'aime de lui. Parce que je ne le déteste pas. Je m'accroche aux souvenirs des moments en famille. À l'idée de la présence du père. Je ne veux pas briser ça, pour mes enfants.

C'est vrai, au début il m'a séduite avec son art travaillé de la mise en scène. Je me suis mariée avec lui, parce qu'il était beau, intelligent, ambitieux, fou d'amour pour moi. Graduellement, il s'est mué en salopard capable de rester muet pendant dix, quarante, soixante, cent, six cents jours, tandis que son regard me traverse chaque matin comme si je n'existais plus, sans que je comprenne pourquoi.

Je passe mon temps à culpabiliser. Suis-je une personne tellement difficile à vivre ? Suis-je un monstre d'égoïsme, incapable de le comprendre ? J'anticipais ses réactions imprévisibles, ses

susceptibilités malades, j'essayais de banaliser les conflits larvés, de parler au silence, de meubler l'absence de sa présence, de donner un sens à ma solitude... Bref, je me vidais de ma substance et, peu à peu, je me suis résignée à vivre seule, à l'éviter, à l'ignorer, mais incapable de le quitter, tout en chérissant le temps où il est absent, où je suis en voyage. Et je me suis lancée avec frénésie dans le travail, comme d'autres femmes se lancent dans le fitness ou la musculation pour combler un vide, pour fuir l'ennui, mais aussi parce qu'elles ont besoin de ressentir un pouvoir de contrôle sur leur corps et sur leur vie.

La vie m'a appris à cacher ma tristesse derrière un sourire et une énergie débordante. Je me suis construit une façade si lisse, si belle, si imperméable qu'on ne peut que l'admirer. Je me suis raconté tant de fois le récit de la femme parfaite qui mène avec dextérité sa carrière professionnelle et sa vie personnelle. Mais au fond, je n'étais qu'une simple mise en scène, chaque jour retravaillée. Je déguisais mes plaies comme une artiste masque ses cicatrices. J'étais devenue une experte de la mise en scène. Derrière cette agitation, ces rires faussement exagérés, ce désir d'être partout et nulle part à la fois, je me fuyais. À 50 ans, ce qui compte pour moi, c'est d'aller à la rencontre de cette autre femme, la possibilité de la découvrir, de découvrir ses limites. Le temps est venu de faire des choses dangereuses, de me jeter dans le vide sans fermer les yeux. Et tant mieux si ça fait peur.

Samedi 29 septembre, 1 h 20

La nuit tombait. Lorsque je posai la tête sur l'oreiller, j'entendis une musique, une mélodie à la fois douce et percutante. Je me levai pour voir d'où elle venait, mais la musique cessa aussitôt. Je reposai ma tête et la musique revint. Je m'éveillai pour l'écouter, mais elle se tut. Je fis le même geste plusieurs fois d'affilée et c'est toujours le même résultat qui se manifesta. Je rêvais d'une musique. La musique s'arrêtait à mon réveil. J'ouvris un œil vers 1 h 30 du matin, la tête calée dans mon oreiller, et je reconnus son visage près de la fenêtre. Je cillai plusieurs fois de suite, pour être sûr que mes sens ne me trompaient pas. Et quand j'eus confirmation de cette présence, je me redressai sur mon lit.

— Tu prends un verre ? me demanda-t-il.

Je le fixai, et je sentis des effluves d'alcool qui flottaient dans la chambre.

— Il semble que tu ne m'as pas attendu, lui répondis-je avec un sourire.

— Je suis désolé.

Il se leva, vint vers moi et me servit un verre de whisky. Il me le tendit en souriant et me dit :

— Ce scotch ne se boit pas, Gibran, il se hume et se déguste religieusement. Ne le prends pas sec, ce n'est pas bon pour le foie.

— Tu as déjà été malade du foie ?

— Moi ? Non... je ne crois pas, mais je ne sais plus très bien.

Les heures défilèrent, les verres de whisky aussi. La Symphonie numéro 6 « Pathétique » de Tchaïkovski retentit dans la pièce. Nous parlâmes de tout et de n'importe quoi. Je ne parvenais plus à discerner qui disait quoi. Les paroles se mélangeaient à la musique ; plus souvent, la musique et les paroles se bousculaient dans nos bouches respectives. J'entendais des bribes de langage et les bribes s'assemblaient dans ma tête pour prendre forme.

Qu'est-ce que tu crois, Gibran ? Tu imagines vraiment que le destin va nous épargner ? Rien n'a changé, on a plus de divertissements qu'hier, plus d'occasions de dissimuler, c'est tout. On se trompe, on ment, on vole, on calomnie, on triche, on tue, on souffre, on ferme les yeux et on meurt, mais toujours en moralisant et avec le sourire.

Gibran, ce pays n'existe que par sa violence et par ses imposteurs, en soutanes, en treillis militaires, ou en complet veston-cravate, c'est pourquoi j'ai bien fait de partir, de le quitter et de le regarder de loin, avec détachement, dans la légèreté de la tête, du corps et de l'esprit.

Le peuple extraordinaire, le pouvoir fort, le patriotisme, la loyauté, Gibran, si tu y réfléchis bien, si tu pénètres un peu plus dans la réalité du système, au-delà des belles paroles, tu te rendras compte que c'est un bien beau peuple, la seule chose qui l'intéresse c'est le fric que tu as, et qu'il peut te soutirer, personne ne s'intéresse à autre chose. La dignité, le respect, le mérite se mesurent à la quantité de fric que tu possèdes, il n'y a pas d'autre valeur. Non pas que la quantité de fric que tu as soit une valeur au-dessus de toutes les autres, ce n'est pas ça, Gibran, c'est qu'il n'y a pas d'autre valeur, qu'il n'existe rien hormis ça, parce que purement et simplement, c'est la seule valeur qui existe.

C'est pourquoi ça me fait de la peine que tu sois ici, Gibran, je ne comprends pas comment tu as eu l'idée de revenir dans ce pays, de chercher ta voie dans ce pays, c'est une véritable absurdité, un non-sens, un talent gâché, un de plus. Si ce qui t'intéresse vraiment c'est d'écrire, choisir d'être ici montre qu'en réalité l'écriture ne t'intéresse pas. On ne peut pas s'intéresser à la littérature et choisir un pays aussi dégénéré que celui-ci, un pays où ceux qui lisent se comptent sur le bout des doigts, un pays où le peu de gens qui lisent ne liraient presque jamais un roman. Ici, personne ne s'intéresse à la littérature, tous les jeunes veulent être soit des fonctionnaires, soit des militaires, soit des chefs d'entreprise ou des managers haut placés, tout de suite, sans aucun effort.

Étudier la gestion dans ce pays, la business administration, oui, ça, c'est intéressant. Pas la littérature. Tout le monde veut faire des études de gestion dans ce pays ou obtenir une licence de droit pour rallier la fonction publique. En réalité, dans peu de temps il n'y aura plus que des fonctionnaires, des militaires et des diplômés de gestion au chômage, ou des chefs d'entreprise en faillite, dans ce pays qui court vers l'effondrement et dont les habitants seront tous des fonctionnaires, des militaires, des retraités arnaqués ou des managers au chômage qui s'échangent des cartes de visite avec des titres ronflants. Voilà la vérité, voilà l'horrible vérité de ce pays, Gibran.

Et pour caser les chômeurs, on leur ouvre des universités et on leur délivre des diplômes. Je ne sais pas s'il existe un autre pays où il y a autant d'universités privées, la plus grande concentration d'universités privées au kilomètre carré, le plus grand nombre de

docteurs pour 1 000 habitants. C'est hallucinant, une véritable aberration, parce que presque toutes ces universités privées ne sont rien d'autre que des entreprises à attraper des cons, la négation même du savoir, la consécration de l'ignorance, et tous ces docteurs aux diplômes trafiqués sont la preuve même que dans aucun autre pays l'enseignement supérieur n'est aussi délabré, aussi nivelé par le bas comme ici. Plus il y a d'universités, plus ces pseudo-docteurs débitent leurs stupidités, plus l'ignorance et l'imposture de ces personnes qui s'achètent une culture augmente. Personne n'est intéressé par le savoir dans ce pays, Gibran. Ce que veulent les gens, c'est avoir un diplôme, dénicher un minable diplôme, quitte à l'acheter ou à le falsifier. Voilà le but, même s'ils n'apprennent rien, parce qu'ils n'en ont rien à faire d'apprendre quoi que ce soit, parce qu'il n'y a personne qui leur enseigne quoi que ce soit, parce que les enseignants sont des désespérés qui crèvent de faim et dont le seul intérêt consiste également à avoir un misérable diplôme pour pouvoir donner des cours à une autre meute de désespérés en puissance qui n'ont en tête que d'obtenir ce misérable diplôme, pour devenir à leur tour un fardeau ou partir ; et partir devient de plus en plus difficile, c'est une calamité. Et on se demande pourquoi le pays régresse...

S'il te plaît, arrête, Gibran. Ces paroles m'effraient et me dégoûtent. J'ai l'amer sentiment qu'il ne s'est rien passé ici, rien n'a changé, depuis les Ottomans et bien avant les Ottomans, et en fin de compte, la guerre civile n'a servi qu'à permettre à une poignée de miliciens de parvenir à leurs fins. Les cent cinquante mille morts et dix-sept mille disparus ont juste été un moyen macabre pour qu'une poignée de criminels mettent la main sur le pouvoir et sur nos vies. La paix, quant à elle, n'a été qu'un moyen pour que des escrocs ambitieux organisent la fête de la reconstruction et raflent la mise, pour que tout ce beau monde puisse se partager un gâteau d'ordures et de déchets. Et ça pue de partout. Les politiciens puent partout, et depuis toujours, Gibran, mais dans ce pays les politiciens puent d'une façon particulière. Je peux t'assurer que je n'avais jamais vu des politiciens aussi puants que ceux d'ici. Il faudrait un jour écrire une thèse là-dessus, Gibran, une thèse sur la puanteur. Et c'est un processus normal, Gibran : quand on commence par une république bananière, on finit nécessairement dans un dépotoir.

Mais trinquons, Gibran, cette soirée ne va pas être gâchée par la faute de ces rats qui ont tout dévoré. Et les pires sont ceux qui sont venus après, et ceux qui viendront après eux, Gibran, ceux qui ont été naguère contre le système, ceux qui naguère voulaient le

changement. Ce sont eux qui m'écœurent le plus, je n'aurais jamais cru qu'il y avait des personnages aussi faux. Après avoir berné tant de naïfs, après s'être fatigués de répéter ces stupidités qu'ils appelaient leurs idéaux, les voilà maintenant qui se comportent comme les plus voraces des rats ; des rats dont l'unique désir a toujours été de s'emparer de l'État pour se goinfrer, des rats vraiment écœurants. Gibran, ça me fait de la peine de penser à tous ces imbéciles qui ont gâché leur vie à cause de ces rats, ça me fait une peine terrible de penser à ces milliers d'imbéciles qui continuent d'applaudir et de se sacrifier dans l'enthousiasme parce qu'ils n'ont plus d'autre choix que de croire aux mensonges de ces rats. Des rats qui maintenant ne pensent qu'à amasser la plus grande quantité de fric possible pour ressembler aux rats qu'ils combattaient avant.

Sers-moi encore un verre, Gibran, profitons que l'aube ne s'est pas encore levée. Malheur à la nation qui acclame ses tyrans comme des héros, qui méprise les rêves de ses ambitions, qui n'élève la voix que dans ses funérailles, qui accueille son nouveau souverain en fanfare pour le renvoyer plus tard sous les huées et en acclamer un autre au même son du tambour.

Comment peut-on appeler nation un endroit peuplé d'individus qui ne trouvent aucun intérêt à vivre ensemble, à avoir une histoire commune, un endroit peuplé d'individus dont le seul intérêt est d'idolâtrer les criminels ou les escrocs, d'imiter les militaires, d'être managers d'entreprise au chômage ou de se sacrifier pour qu'une bande de voleurs déguisés en politiciens se partagent les ressources de leur vie ?

Gibran, malheur à la nation divisée dont chaque parcelle revendique le nom de nation.

Lundi 1er octobre, 1 h 20

Jour de fête à Limassol. J'avais été invité à une réception organisée par Reyss Reyss dans sa somptueuse propriété en bord de mer. Il devait y avoir quelque cinq cents invités, au milieu desquels une cohorte de serveurs en tenue de bal — robe noire à tutu avec tablier blanc pour les femmes, combinaison noire moulante pour les hommes — exécutaient une subtile chorégraphie, portant avec adresse d'immenses plateaux couverts de coupes de champagne millésimé, de cigares cubains et de canapés aux formes élaborées.

La fête était à l'image du monde selon Reyss Reyss : d'un kitch sentant l'argent frais, tape-à-l'œil.

Tout, derrière les ors et les apparats, rappelait les origines du maître des lieux. Arborant un costume bleu rayé, une veste crème sur bretelles et un nœud papillon, le magnat du tabac et de l'immobilier trônait parmi les invités comme un sultan, les regardant avec une certaine fierté.

Il y avait tout ce que Chypre et le Liban comptaient de dignitaires religieux, ministres, parlementaires, militaires, magistrats, diplomates, chefs d'entreprise, avocats, banquiers... Ils étaient tous là, à la fois fiers d'eux-mêmes et reconnaissants « d'en être arrivés là », se congratulant les uns les autres, se hélant de loin avec un air complice, se rejoignant avec de grandes accolades, de gentils sobriquets, l'air satisfait. Et puis il y avait les autres, celles et ceux qui servaient de faire-valoir : une cohorte d'intellectuels et d'artistes, quelques doyens et professeurs d'université et peintres en herbe, une poignée d'actrices et de présentatrices télé, un noyau de journalistes et d'experts médiatisés ; tous spécialisés dans l'accostage de ce genre de mondanités, se mêlant aux grands de la politique et des affaires dans l'espoir de ramasser quelques miettes : un contrat, une commande, un don, un mot de reconnaissance... Bons à tous les usages, consultés sur tout et sur rien, ils circulaient parmi les autres convives avec la mine gourmande, pleins d'appétit. Plus que la richesse, il y avait une concentration de signes extérieurs de richesse. Plus que la beauté, il y avait une parodie de la beauté.

Presque toutes les femmes affichaient une plastique irréprochable. Comme si elles avaient toutes été raccommodées à partir d'un modèle unique. Toutes possédaient le même nez refait, des lèvres surdimensionnées, un corps frôlant l'anorexie, le cou prisonnier d'un collier de gros diamants, la peau tirée et bronzée et d'énormes seins prêts à jaillir de l'échancrure d'un décolleté plongeant. Elles prenaient

la pose, faisaient des moues sur un visage figé, lançaient des œillades complices, le regard toujours étonné, comme si elles étaient des extraterrestres.

Je circulais dans la foule, promenant un regard curieux sur les gens, m'amusant de cette comédie humaine à la fois pathétique et sournoise. C'était une parade de masques. Tragiques, comiques, terribles, extatiques, insensibles. Selon les circonstances commandées par les rapports de forces, les invités apparaissaient souriants et aimables, flatteurs et méfiants, calculateurs et manœuvriers, méprisants et arrogants. À mes côtés, deux anciens ministres échangeaient avec profondeur des clichés d'une banalité affligeante sur les prouesses du dernier iPhone.

Un peu plus loin, une poignée d'experts discutaient des dernières mesures fiscales avec un célèbre banquier. Ils riaient avec jouissance de ses jeux de mots surfaits, écoutaient les mises en garde sur « la gravité de la situation » avec une avidité charmée, pleine de soumission consentie, n'en revenant pas d'être pris au sérieux, dégustant avec appétit les propos prémonitoires de l'homme qui étalait sa théorie du ruissellement :

— C'est bien simple, quand on baisse les impôts des riches, leurs poches se mettent à déborder tellement que le fric ruisselle jusque chez les pauvres, lesquels n'ont plus qu'à être reconnaissants.

— Et si cette théorie est juste, alors pourquoi ne pas procéder dans l'autre sens ? lui fit remarquer quelqu'un. L'argent donné aux pauvres finira dans la poche des riches puisqu'il est dépensé pour acheter des biens et services produits par des entreprises détenues par les riches.

À quoi rétorqua le banquier d'une façon lapidaire que les pauvres n'étaient que des marchandises qu'on achetait et vendait à sa guise. Et il ajouta :

— Le jour des élections, c'est le Black Friday, tout est au rabais.

Puis il pouffa de rire, provoquant un éclat de rire généralisé. Près de l'entrée, réfugiés en grappe autour du buffet, quelques invités isolés, repérables à leur smoking de marque Louis Vuitton — sans doute une contrefaçon — et à leur tête d'animaux égarés dans une jungle trop grande pour eux, contemplaient ce festival des puissants, les bras ballants ou les mains derrière le dos. Éblouis de gratitude, mais pauvres et dédaignés, ils observaient avec fascination le spectacle de la démesure qui se déroulait devant eux et déploraient avec une mine excessivement déconfite la disparition de leur ami, le chanteur

français Charles Aznavour. Soudain, je repérai Mayra, engagée dans une conversation au sein d'un groupe d'une demi-douzaine d'invités. Mon cœur se mit à battre très fort : je me vis courir vers elle et l'étreindre. Elle tranchait avec les autres femmes. Je la trouvais magnifique. Un maquillage très discret, une longue robe fourreau noire et un simple collier en or battu : elle était divine, et il y avait en elle une élégance inimitable. Elle m'aperçut et m'adressa un geste de la main, cordial et presque sensuel. Je lui souris, interloqué de sa présence.

— Je ne pensais pas te voir ici, dit-elle en déposant un léger baiser sur ma joue, sa main délicatement posée sur mon avant-bras.

— Moi non plus ! À vrai dire, je ne sais pas vraiment ce que je fais là. Reyss Reyss a beaucoup insisté pour que je vienne, mais j'ai l'impression d'être comme une brebis égarée au milieu d'une meute de loups...

— Qu'est-ce que tout cela t'inspire ? demanda Mayra en jetant un regard furtif sur la salle. C'est comme dans le roman de George Orwell, La Ferme des animaux, non ?

Je jetai à mon tour un coup d'œil circulaire à travers la pièce, prenant mon temps, m'attardant sur certains visages, certains regards, certaines postures.

— Une impression d'invincibilité, une certaine suffisance, beaucoup d'arrogance et de superficialité, une certaine tension aussi, répondis-je.

— Elle est palpable, n'est-ce pas ?

Un court silence.

— Suis-je dans le vrai ?

— Plutôt, oui !

Elle lança un regard furtif en direction de son mari. Une coupe de champagne à la main, absorbé dans une conversation avec deux hommes sensiblement du même âge que lui, il affichait une décontraction et une négligence étudiées : barbe grisonnante de trois jours, col ouvert et jean effiloché... En revanche, pour bien montrer que son laisser-aller n'était qu'apparent, il arborait une cravate de soie Hermès desserrée, une chemise impeccable, un blazer sur mesure, une montre IWC Engineer bien visible et des mocassins à boucles J. M. Weston. Ce mélange des genres me frappa tout de suite.

Ringard ou branché ? Il donnait l'impression d'être inclassable. Ce type a sûrement quelque chose à cacher, pensai-je.

— Michael travaille en permanence. C'est un banquier reconverti en « rapporteur d'affaires » en tout genre, il est monomaniacal, lâche-t-elle avec un petit sourire dédaigneux et résigné.

Elle rajouta, avec un bref haussement d'épaules :

— C'est sa vie !

Alors que les invités commençaient à se diriger vers des tables somptueusement arrangées — nappes en lin, couverts en vermeil, porcelaine de Limoges, batterie de verres en cristal devant chaque assiette et paons naturalisés posés au milieu —, Mayra me demanda à brûle-pourpoint :

— Puisqu'on peut s'asseoir comme on veut, est-ce que cela t'ennuie que nous dînions ensemble ?

— Bien au contraire... j'en serais ravi !

Nous trouvâmes deux places à une table de dix, et nous y assîmes côte à côte dans l'indifférence des autres convives, dont pas un seul ne leva la tête ni ne se présenta.

Aussitôt, la lumière qui inondait la pièce baissa d'intensité. Une pulpeuse présentatrice monta sur scène. Une caricature de Pamela Andersson émergeant directement d'un solarium, le visage et le corps couleur carotte, serrée dans une robe de soirée noire en strass qui lui collait à la peau. La jeune femme aux allures de poupée Barbie moderne évoquait davantage une scène de vente aux enchères qu'un dîner mondain. Elle s'empara du micro comme on prend possession d'un trophée, le titillant des lèvres. Sûre de son effet, elle commença, roulant des hanches :

— Mesdames et messieurs, mes chers amis ! Merci d'être avec nous ce soir pour cette soirée magnifique. Avant que nous ne commençons de dîner, nous allons regarder un petit film de trois minutes sur la destinée exceptionnelle de Reyss Reyss.

Les lumières s'éteignirent. Applaudissements. On aperçut alors sur un écran au fond de la pièce la silhouette massive de Reyss Reyss débarquant dans les couvents, les orphelinats, les églises, les associations et clubs sportifs. Suivi de sa cohorte de courtisans et évoquant son armée de saints, il saluait ses interlocuteurs et leur tendait des enveloppes blanches. On les voyait alors se retourner vers

la caméra, en affichant un sourire reconnaissant, et exprimer leur gratitude pour leur bienfaiteur. Une voix off expliquait ensuite que Reyss Reyss était au service des citoyens et de la nation.

— Pourquoi toute cette mégalomanie ? me demanda Mayra aussitôt le film terminé.

— Parce qu'il se lance dans la politique. Il m'a confié qu'il va briguer la présidence de la République, lui dis-je en éclatant de rire. Pour te dire la vérité, je n'ai jamais vu de politiciens aussi ignorants, aussi sauvagement ignorants, aussi évidemment analphabètes que ceux de ce pays, et Reyss Reyss est peut-être un cas extrême. Un jour, il m'a même demandé si Charles et de Gaulle étaient la même personne. Mais, au moins, il a l'instinct, cette forme d'idiotie, d'ignorance heureuse, qui le fait réussir sans penser. C'est peut-être la forme la plus élaborée de l'intelligence.

— Je me rends à Paris après Chypre pour un jour, me dit-elle.

— J'ai eu la chance de vivre jeune homme à Paris, et Paris ne m'a jamais plus quitté...

À peine avais-je terminé ma phrase que Reyss Reyss surgit derrière moi. La sueur dégoulinait sur son front et le jus de tomate se mêlait au jus de poisson dans ses moustaches.

— Vous n'avez pas perdu de temps ! brailla-t-il, la bouche pleine. Gibran, je te présente Mayra, qui connaît tous les rouages de mon empire. C'est elle qui me conseille sur la manière de placer mon argent. Mayra m'a fait gagner des centaines de millions de dollars. Gibran, c'est plus qu'un conseiller, c'est un ami. Il m'aide à dénouer les nœuds inextricables de mes sociétés pour les rendre conformes aux normes. Gibran, tu peux aller demain à Paris pour rencontrer mon neveu ? Il est normalement muet comme une tombe, mais je vais lui donner carte blanche pour qu'il te dise tout.

J'acquiesçai tout de suite sans hésiter une seconde, la mine ravie.

— Je pense que je vais partir à l'aube, dis-je.

La perspective de revoir Mayra dans la Ville Lumière était pour moi une vraie fête.

Mayra ne broncha pas. Elle sourit juste.

— Tu as raison, Gibran. Quand on doit réfléchir pour agir, on perd l'avantage de l'instantanéité. L'instinct ne se pose aucune question : il est ce qu'il fait, ni plus ni moins. Pour un être intelligent, le défi

consiste à atteindre cet état d'idiotie sans rien perdre de son intelligence.

— Rendez-vous demain à 17 heures au jardin du Luxembourg ?

— Deal!

En face de nous, de l'autre côté de la table, un banquier parlait à la femme d'un assureur d'un ton condescendant, où se mêlaient l'impatience et le mépris. D'autres suivaient vaguement la conversation de leur voisin de table, le visage ruisselant d'indifférence.

— Dis-moi, fit Mayra en reposant délicatement sa fourchette et en se tamponnant les lèvres d'un geste léger à l'aide de sa serviette, toi qui es un fin observateur, qu'est-ce que tu penses des gens qui sont réunis dans cette salle, quelle est la première chose qui te vient à l'esprit ?

— Je pense que ça manque de poésie. Tout sonne faux. J'observe les visages des convives, j'écoute leur ton, et à une ou deux exceptions près, je ne décèle pas d'humanité, pas d'écoute, pas de sensibilité, ni d'humilité, je ne vois pas la moindre compassion. Le regard dur, indifférent, impatient, excédé... ça oui ! Parfois curieux. Mais la compassion est aux abonnés absents, tout semble être contaminé par l'argent.

— Je peux me laisser aller à une confidence... un peu personnelle, même très personnelle ? me demanda Mayra en souriant, un sourire désarmant de beauté et de simplicité.

— Bien sûr, murmurai-je, soudain indifférent au babillage de la table.

— C'est amusant ce que tu dis, parce que j'ai souvent pensé qu'il manquait à Michael, mon mari, ce qui fait l'humain...

— C'est terrible ce que tu dis, mais c'est tellement visible !

— C'est le mot compassion que tu viens d'utiliser qui m'y fait penser. La compassion, c'est « souffrir avec », c'est la capacité d'éprouver de l'empathie, de manifester de l'humanité...

Mayra reprit une gorgée de vin.

— Il ne faut pas que je me lâche, dit-elle en reposant son verre, sinon je serai soûle et je me mettrai à dire des bêtises, ou pire, à en faire !

Elle planta ses yeux marron dans les miens, le regard embué par quelque chose d'indécis, comme un non-dit, une déclaration en suspens.

— De la compassion, reprit-elle, tu en trouveras peu dans cette pièce, et encore moins chez mon mari ! Mais tu sais, crois-moi, il y a beaucoup de gens bien ici, beaucoup de gens vraiment altruistes... Il ne faut pas généraliser.

Ramon

Lundi 1er octobre, 11 h 15

Je débarquai à Roissy-Charles de Gaulle. Je pris le RER B, direction Châtelet-Les Halles.

Le crissement strident du train retentit dans la gare. La rame entra dans la station et défila devant mes yeux. Elle s'arrêta, les portes s'ouvrirent. Des dizaines de gens débarquèrent et se dispersèrent dans la foule. J'attendis que le wagon se vide puis je montai. On me poussa, on me bouscula. Tous les sièges étaient occupés. Je m'agrippai à la barre en face de la porte pour éviter de tomber. Je pris ma valise à quatre roulettes dans l'autre main pour l'empêcher de glisser. Un message de prévention était diffusé en trois langues sur la ligne : « Attention ! Des pickpockets peuvent être présents à bord de votre train. Nous vous invitons à surveiller vos effets personnels. » Je dévisageais, on me dévisageait. Des regards se croisaient et se perdaient dans le vide. Les souffles se mêlaient, des odeurs de soufre, d'œufs pourris, de chaussettes très sales, de sueur camouflée par un emploi excessif de parfum envahissaient l'atmosphère, les corps se touchaient. Il y avait des chemises, des survêtements, des costumes froissés, des cravates en laine, des vestes en cuir synthétique, des tee-shirts, des écouteurs sans fil, des écouteurs avec fil, des sacs dans les mains et des écrans devant les visages. Il y avait des regards éteints et des yeux cernés. Je fermai les miens. Puis les rouvris. J'immobilisai ma valise avec les pieds. Je tâtai mes poches. Je sortis mon téléphone. Je commençai à lire un roman sur Kindle. La rame se mit en mouvement. Douze stations et je pourrais descendre.

La rame s'arrêta brusquement. Ma main droite s'agrippa à la barre — frôlant ainsi d'autres mains —, elle était moite, huileuse, glissante. Je me mis à penser aux millions de microbes qui s'y déployaient à cet instant.

J'éteignis l'écran. Je rangeai le téléphone dans ma poche. Je portai mon attention sur un autre écran, à ma droite. Une femme entre 25 et 35 ans était happée par l'écran de son iPad. Ses pupilles erraient de gauche à droite, sans jamais s'arrêter, ses mains tripotaient la surface de son appareil avec nervosité, mais de manière fluide. Elle était transportée dans un monde virtuel. Elle jouait à un jeu. Elle était le jeu. J'étais épaté par cette symbiose de l'humain et de la machine. Je regardai à ma gauche, un couple de touristes espagnols discutait à voix haute. Dans d'autres cultures, on aurait dit qu'ils se chamaillaient. L'exaltation et le délire faisaient tout simplement partie de leur

culture. Les transports en commun m'inspiraient. J'en profitais pour imaginer les vies des passagers. Ces gens masqués par leurs propres visages, que je ne verrais probablement plus jamais, pour dissimuler des fragments d'existences dans lesquelles je n'étais pas censé m'incruster. J'aimais surtout l'instant où je changeais d'univers. Si précaire et limité fut cet instant, je m'en réjouissais parce que je me sentais libre. Et il y a des mots qui ne peuvent venir que du bas.

Un homme m'interpella.

Je le saluai avec une chaleur feinte.

— Tu ne m'as pas reconnu, me dit-il.

Je calmai mon ardeur. Je me tus et souris en signe d'acquiescement. J'attendis qu'il se présentât.

Il me regarda avec un sourire bienveillant et, après un moment de silence gênant, il lâcha :

— Paris 2 Assas, novembre 1989, chute du mur de Berlin, soirée inoubliable chez moi, rue Jussieu. C'était la fête, la promesse de lendemains meilleurs. Tu étais ailleurs. Ton pays, martelais-tu, était devenu une colonie syrienne.

— Lucien ! Je ne t'avais pas reconnu ! Qu'est-ce que tu es devenu ?

— Je suis un moins-que-rien. Dans une autre vie, j'étais avocat puis député P.S. aujourd'hui, je pointe chaque jour à Pôle Emploi. Je ne rentre dans aucune case du formulaire de la machine. Et tout ce qu'on me propose, c'est de m'expatrier en République tchèque pour chercher du travail. Tu sers ton pays comme parlementaire, en essayant de faire de ton mieux, tu consacres une partie de ta vie à ton pays. Il n'y a rien en retour, ni statut de l'élu ni création de passerelles pour permettre de retrouver un emploi, persifla-t-il, le regard plein d'amertume. Mon allocation de retour à l'emploi a pris fin l'année dernière. Ma femme m'a quitté. « Je n'aurais jamais dû épouser un loser », soupirait-elle. Je me sens coupable vis-à-vis de ma famille et j'ai honte de la dette à laquelle je ne peux pas faire face. Ce n'est pas simple de retrouver du boulot quand on ne fait pas partie d'un réseau, de la haute fonction publique, qu'on n'est pas énarque. Voilà mon numéro, appelle-moi si tu as envie.

La rame arriva à la station du Châtelet. Je tirai ma valise et je descendis.

Lundi 1er octobre, 12 h 20

C'était la fête et l'argent qui coule à flots, jusqu'à ce que quelqu'un se fasse prendre. Trop gourmand pour partager, c'est ce qu'on appelle « la goutte de trop ». Si la fulgurance de l'ascension fait gonfler l'ego, la gourmandise laisse présager le début de la chute. La gourmandise, c'est le péché originel, celui dans lequel Ève a entraîné Adam à goûter au fruit défendu.

Nous nous retrouvâmes à La Brasserie du Louvre. Pour déjeuner. Ramon commanda une salade niçoise et moi une entrecôte, avec des frites et de la mayonnaise. Ramon était aux abois. Il venait de passer près de dix mois en prison puis quatre ans en résidence surveillée en Roumanie pour fraude à la TVA, banqueroute, escroquerie, abus de confiance, faux et usage de faux et blanchiment d'argent. Reyss Reyss avait fait jouer ses connexions, judiciaires et policières, jusqu'au plus haut sommet de l'État — pour le faire libérer. Mais il avait dû payer un prix exorbitant. Pour retrouver la liberté, il avait versé une caution d'un million d'euros en espèces à laquelle s'ajoutait une garantie de cinq millions d'euros, gagée sur un actif de cette valeur — les actions qu'il détenait dans une firme agroalimentaire qui travaillait en Europe de l'Est. L'air sombre, le regard tendu, ses yeux inquiets ribouldinant d'un côté à l'autre de la salle comme une bête traquée, il aurait donné en d'autres circonstances l'impression de fomenter un complot ou d'être un malfrat en cavale. Pourtant, aujourd'hui, il se montrait sous son meilleur jour. Il se présentait comme un homme d'affaires à succès et un gros propriétaire foncier qui parcourait les rues de Paris dans une Maserati Quattroporte flambant neuve à 120 000 euros. Il avait peur que cette vieille affaire ne remonte à la surface.

Il n'y alla pas par quatre chemins :

— J'ai agi seul. Le boss n'a rien à voir là-dedans...

Mais je coupai court à son histoire :

— Je n'ai pas fait ce voyage pour perdre mon temps et t'écouter manier la langue de bois, mais pour connaître la vérité. J'ai passé des jours et des nuits à décortiquer les différentes transactions et à déchiffrer les transferts d'argent provenant d'une myriade de comptes bancaires. Si tu veux te foutre de ma gueule, tu peux le faire : on mange, on boit ensemble, on passe du bon temps et puis chacun s'en va de son côté.

Visiblement surpris par mon ton cassant et mon air légèrement agacé, il se ressaisit et se lâcha :

— Rien n'est à son nom, mais tout lui appartient via un écheveau inextricable de sociétés-écrans basées à Singapour, aux îles Caïmans, aux îles Vierges britanniques, aux Pays-Bas et bien sûr à Chypre, pays dans lequel il s'est assuré, moyennant finances, une protection politique. Mon boss, c'est le roi de l'embrouille et des coups fourrés. Il est impossible de le dépeindre plus fidèlement. Je suis, comme on dit, son homme de paille, mais pas seulement. Si les affaires tournent mal, j'endosse toutes les responsabilités. Je sers de fusible, de bouc émissaire, c'est un contrat moral entre nous, cela s'appelle la loyauté, et c'est pour ça qu'il me rémunère en conséquence, plus particulièrement si je suis incarcéré. Si, par malheur, cela se produit, il multiplie mes émoluments, prend soin de ma famille et de ma femme et assume mes frais d'avocat, à condition que je tienne ma langue et que je porte le costume du prisonnier modèle en attendant patiemment la sortie.

Il s'arrêta un instant, regarda dans le vide, les yeux embués, et bredouilla :

— Je ne veux pas retourner en taule. J'ai déjà été incarcéré et j'en garde un souvenir épouvantable. Je mène la grande vie. J'adore la frime, j'aime étaler mon pognon, c'est dans ma nature, je n'y peux rien. Quand je me déplace pour négocier une transaction, dès que je parle, mes interlocuteurs m'écoutent parce qu'ils croient que c'est moi le boss. Et ce n'est pas pour me déplaire, ça a quelque chose de grisant d'être ainsi respecté parce qu'on est pris pour quelqu'un d'autre.

— Commençons par la fraude à la TVA. Ai-je une hallucination ou vous avez vraiment créé quatre-vingts sociétés en moins de deux ans ? C'est en tout cas ce qu'a révélé l'affaire des Panama Papers.

Beaucoup plus. Les Panama Papers n'ont divulgué que les sociétés offshore. Les sociétés onshore, plus nombreuses, n'ont pas été prises en compte. Notre métier de base c'est la distribution du tabac. Mais on s'est développé dans d'autres secteurs à forte valeur ajoutée comme l'immobilier. Le principe est simple. Vous achetez un beau terrain, généralement dans la capitale. Vous payez en espèces et vous construisez un complexe hôtelier cinq étoiles. Voire plusieurs. En espèces. Et vous ajoutez un centre commercial, des boutiques haut de gamme et les meilleures franchises de restaurants. Vous faites venir tout ce qu'il y a de mieux en meubles, en vaisselle, en porcelaine, en

linge. À partir de là, vos hôtels, vos boutiques et vos restaurants affichent complet. Sauf qu'il n'y vient jamais aucun client, vous comprenez. Si une agence de voyages appelle, vous dites : désolé, on est complets. Chaque mois, un fourgon blindé va à la banque déposer tout l'argent liquide dégagé par les locations de chambres, les boutiques, les restaurants et les bars. Vous payez des taxes réelles sur des revenus fictifs. Au bout de deux ans, vos complexes sont idéalement positionnés pour être vendus avec un bilan commercial parfait et une valorisation artificiellement gonflée. Et votre argent est blanchi.

Avec l'escroquerie à la taxe carbone, on est passé à un registre différent. On a brassé des fonds monstrueux, on s'est taillé une réputation dans le milieu tout en assurant nos vieux jours et ceux de nos enfants. Le boss projetait tout simplement de « siphonner » l'État français en profitant d'un vide juridique. Le concept était simple. En 1997, sous l'influence des écologistes, en signant le protocole de Kyoto, les États de l'Union européenne s'étaient engagés à réduire leurs émissions de gaz à effet de serre. Des « droits à polluer » avaient été instaurés, mais ce procédé s'était avéré inefficace. Pour remédier à la difficulté, en 2005, les États avaient instauré un plan national d'allocation des quotas et une « bourse du carbone » à ambition mondiale, appelée BlueNext, offrant le droit aux entreprises qui polluaient le moins de vendre leurs quotas à celles qui polluaient le plus.

L'intention était louable, sauf que chaque pays avait sa propre législation. Certains, comme la France, soumettaient les quotas à la TVA tandis que d'autres, comme l'Angleterre ou la Hollande, ne l'appliquaient pas. Les bureaucrates européens ont introduit le loup dans la bergerie. On a monté des sociétés-écrans partout en Europe avec des comptes offshore dans des paradis fiscaux, on a acheté des wagons de quotas hors taxes pour les revendre toutes taxes comprises le jour même sur le marché parisien. On encaissait la TVA sur les ventes, dont le montant était avancé par BlueNext, puis on ne la reversait jamais. Indolore, sans violence, on avait monté l'escroquerie du siècle. Quand ça sentait le roussi, on fermait les établissements pour en ouvrir de nouveaux, et ainsi de suite. Avec une facilité déconcertante, on avait écrit la version moderne d'Alice au pays des merveilles et la seule victime dans cette affaire, c'était l'État. Autant dire que je n'ai éprouvé aucun scrupule à ramasser ce blé et à quitter la France pour la Roumanie. Je suis en fait terrifié à l'idée de redevenir pauvre, et le boss est incapable de quitter la table tant qu'il gagne. On

a beau mettre toutes les chances de son côté, on a beau maîtriser le jeu à la perfection, plus on joue longtemps — en continuant encore et toujours à miser —, plus on est sûr de finir par perdre. Et on a perdu.

Lundi 1er octobre, 16 h 40

« Un assassinat, un braquage, c'est spectaculaire, il y a de la poudre et du sang. Il est impossible de ne pas engager une action en justice lorsque ces faits se produisent. Mais les infractions financières sont par nature occultes et clandestines, elles sont entourées de soie et de parfum. Il est facile de ne pas les voir. »

(Citation de propos tenus par le juge Charles Duchaine).

Hamel, Ian ; Rouge, François. Banquier

Et l'Afrique ? Parle-moi de la banque en Gambie.

— La Gambie, c'est une autre histoire. C'était une grande affaire qui s'est terminée en queue de poisson. J'ai été battu et jeté dans les geôles de la NIA, la police secrète tant redoutée, à cause d'un différend sur le partage du butin. J'ai passé trois mois avec cinq autres détenus dans une cellule au septième sous-sol, très sale, infestée de moustiques, recevant une nourriture que même les rats refusaient de manger. J'en garde les stigmates jusqu'à aujourd'hui. J'ai été libéré quand le boss s'est réconcilié avec le dictateur. Puis j'ai été assigné à résidence surveillée et mon passeport a été confisqué d'une façon arbitraire. Durant cette période de doutes, j'ai eu le temps d'écrire mon journal que j'ai ensuite fait corriger par un correcteur professionnel.

Il prit son Smartphone, ouvrit un document et, les yeux rivés sur l'écran, il commença à lire à voix haute :

Un matin de février 2010...

Un matin de février 2010... À quelques encablures de la Gambie. Parti de Beyrouth il y a bientôt sept heures, après une escale à Tripoli, la capitale de la Libye, pour faire le plein, un Falcon fait une dernière boucle, avant de piquer lentement vers le petit aéroport de Banjul. Juste le temps pour Reyss Reyss de jeter un bref coup d'œil par le hublot. Un beau soleil baigne ce jour-là ce petit pays d'Afrique de l'Ouest, enclavé dans le Sénégal. Une limousine l'attend sur le tarmac pour l'amener à l'hôtel Sheraton, où on lui a octroyé la suite présidentielle. Il est accompagné d'une kyrielle de banquiers, de juristes, de conseillers techniques et de courtisans. Il dépose ce beau monde dans ses chambres et reprend son jet privé en direction de Paris pour dîner avec sa maîtresse, un ex-mannequin italien reconverti en

yogi, et retourne la nuit à Banjul pour la réunion du lendemain. L'après-midi, il se retrouve dans un salon étroit dans le palais présidentiel, à attendre d'être accueilli par le président. Il attend longtemps. Il fait de plus en plus chaud dans la pièce surchauffée et personne ne l'appelle. Il feint l'indifférence, il garde son calme et s'accommode de la situation, il n'est pas du genre à se plaindre. Au bout d'une attente interminable, il est accueilli avec son équipe dans une autre chambre. Au moins, ici, il y a un ventilateur et on lui offre à boire. Il discute affaires pour passer le temps. Faire attendre les gens est le premier attribut du pouvoir. « Contrôler quelqu'un, c'est le faire attendre », me dit-il. Au bout de quelques heures, très longues, on lui fait traverser quelques pièces encore, puis le grand hall du palais présidentiel et ses mosaïques décrépies au sol, pour entrer dans un grand salon au milieu duquel se tient l'hôte des lieux.

Il se courbe devant le dictateur en le gratifiant de : « Son excellence, très honorable, Général, theikh, Professeur El Hadj, Docteur Jammeh Jammeh, Son Altesse, l'homme fort du régime fort, notre père à tous. » Reyss Reyss est en représentation. Le dictateur aussi. Il se prend au jeu et lui donne la réplique dans une sorte de scène de théâtre surréaliste. Leurs gestes sont exagérés, mais lents, comme s'il fallait faire durer la pièce et ne jamais quitter la scène. Le dictateur éclate de rire puis, en une fraction de seconde, son regard devient glaçant. Il vient d'avoir une vision et se met à proférer des incantations. « Il y a des malades partout dans le pays qui sont en train de guérir à l'instant même », nous affirme un aide de camp qui joue aussi le rôle de traducteur. À la fin de la pièce, le dictateur octroie le passeport diplomatique gambien à tous les membres du groupe et une licence pour ouvrir une banque, en contrepartie de valises Samsonite contenant des dollars, beaucoup de dollars, des dizaines de millions de dollars. Le lendemain matin, la cérémonie d'ouverture de la banque se déroule en plein air, suivie de la visite des locaux et d'un cocktail.

Reyss Reyss est aux anges. Obnubilé par la réussite de son voyage, il me fait des confidences surprenantes. « Connais-tu la Triple Frontière ? » me demande-t-il. « Vaguement, lui répondis-je. Je sais que c'est une zone grise située aux confins du Brésil, de l'Argentine et du Paraguay, et qui est une sorte de marché noir énorme et un paradis de la contrebande pour toutes les marchandises du monde ». Il fixe l'horizon et me dit : « Là-bas, dans une petite ville du côté paraguayen, appelée Ciudad del Este, qui jouit du statut de zone franche, nos marchandises sont déversées et redistribuées vers le continent sud-américain et surtout vers les mégapoles brésiliennes. Des milliers de

mes cartons et camions, remplis de matériels électroniques, de cigarettes, d'alcool, passent chaque jour les frontières du Paraguay sans embarras grâce à la complicité des autorités locales ». « Et la drogue, est-ce que la contrebande de cigarettes peut se passer du trafic de drogue ? », lui demandais-je. « Tu regardes beaucoup de films, me dit-il. On dit que la cocaïne et la marijuana sont mélangées aux marchandises puis acheminées vers l'Europe par le port argentin de Puerto Iguazú donnant sur l'Atlantique. Les autorités portuaires ferment évidemment les yeux. Les contrebandiers savent comment les distraire. Mais arrêtons de parler de ce sujet, tu en sais déjà trop. D'autres sont morts pour moins que ça. Tout ce que tu dois savoir, c'est qu'avec cette banque, l'argent blanchi sera recyclé dans mes propres circuits financiers. C'est du travail maison à cent pour cent. Nous sommes devenus insubmersibles. Prépare-toi à un nouveau jeu ».

Reyss Reyss me fascinait. Il n'avait jamais fait dans la dentelle. Depuis sa plus tendre enfance, il savait ce qu'il allait faire quand il serait grand. Et aussi ce qu'il ne voulait pas être : Reyss Reyss n'avait jamais rêvé d'être avocat, ingénieur, médecin ou policier comme les autres enfants de son âge. « Je voulais seulement devenir riche, plus riche que tous les riches du Liban, à tout prix et en utilisant tous les moyens et tous les outils que la vie mettrait chaque jour à ma disposition. Je me suis juré que si, à trente ans, je n'avais pas un million de dollars, je me suiciderais. D'une balle dans la tempe », m'avait-il avoué un jour tandis qu'il relatait ses aventures, assis derrière son bureau aménagé avec une vraie aile d'avion.

Il déposa son portable sur la table et se tut. Malgré son allure sophistiquée, il avait gardé l'accent montagnard des villageois libanais. C'est fou comme on peut tout perdre à l'étranger, sauf notre accent.

Lundi 1er octobre, 19 h 30

Entre deux gorgées de vin, je le regardai dans les yeux et lui dis :

— Tasse-toi quelque part, rentre au Liban au plus tôt, ton histoire ne présage rien de bon.

Il me répondit, les yeux rivés au sol :

— Je ne suis qu'un pantin que son boss fait danser au bout d'une ficelle. Il me jette et me ramasse à sa guise. Je suis incapable d'arrêter, d'ôter le masque, et en même temps je n'arrive pas à échapper à ma conscience, je ne suis pas si mauvais.

J'eus l'impression qu'il s'agissait d'un homme brisé qui essayait tant bien que mal de recoller les morceaux de sa vie pour ne pas sombrer.

— Tu m'as l'air d'être un chic type, contrairement à l'image que tu donnes.

— Ne tire jamais de conclusions à propos des gens. Ils te surprendront toujours, me dit-il avant de s'éclipser.

Mardi 2 octobre, 8 h 30

Le matin, très tôt, Reyss Reyss sortit son téléphone. Il avait le sentiment d'être pris dans un filet. Il ne contrôlait plus rien.

— Allô ? Maître Gibran ? C'est Reyss. C'est extrêmement urgent. Je vous appelle... Maître Gibran, vous savez ce qui s'est passé, non ?

J'avais remarqué durant notre relation au long cours que lorsque Reyss Reyss m'appelait « Maître Gibran », c'est que le sujet était vraiment grave et qu'il voulait ainsi marquer une certaine distance professionnelle entre nous. Là, c'était deux fois « Maître Gibran » dans la même phrase : la situation devait être désespérée.

— Il est 7 h 30, heure de Paris. Je n'en ai aucune idée.

— Eh bien, ce matin à l'aube, me dit-il, une trentaine de policiers cagoulés, munis d'armes d'assaut, ont déboulé dans la villa de mon neveu dans la banlieue de Paris. Aux dernières nouvelles, ils ont pénétré dans le salon par les fenêtres après avoir escaladé les murs d'enceinte. Les gens se trouvent à présent menottés sur des canapés. Le sort de Ramon reste inconnu. C'est la panique totale. J'ignore ce qu'ils veulent, quels sont leurs motifs, qui se trouve derrière eux. Essaie de comprendre ce qui se passe, et trouve une solution, n'importe laquelle, débrouille-toi, il n'y a que toi qui puisses le faire. Je n'ai rien à voir là-dedans, n'oublie pas. Et n'oublie pas de rappeler à ce connard de neveu que je n'ai rien à voir là-dedans.

— Je vais m'en occuper. Et vous, qu'est-ce que vous comptez faire ?

— J'ai déjà fait jouer mes connexions, judiciaires et policières, jusqu'au plus haut sommet de l'État.

Mardi 2 octobre, 12 h 35

La nouvelle tomba comme un couperet. Au titre de la lutte contre le terrorisme, le département du Trésor américain indiquait avoir gelé les avoirs aux États-Unis d'une société libanaise — RT International — et de ses deux dirigeants, l'homme d'affaires de 41 ans Ramon Reyss, neveu de Reyss Reyss, et Touma Tana. Le département de la Justice américaine, quant à lui, avait inculpé Ramon Reyss et neuf autres personnes. Elles étaient accusées de crimes incluant le trafic de fausse monnaie, de faux passeports, de biens contrefaits, de drogue, et le financement du terrorisme.

Le même jour également à Paris, ce même Touma Tana avait été écroué après avoir été mis en examen, avec cinq de ses compatriotes, pour « blanchiment de trafic de stupéfiants, blanchiment de crime ou délit en bande organisée et association de malfaiteurs ». Ramon Reyss était en fuite. Une rumeur affirmait que le nom de Reyss Reyss était aussi cité.

Les craintes de Reyss Reyss étaient fondées. Tout avait démarré un an plus tôt. La puissante DEA (Drug Enforcement Administration, l'agence américaine de lutte contre la drogue) avait transmis un « tuyau » à ses homologues français. Selon les informations recueillies par les agents américains, la collecte, à l'échelle européenne, d'argent de la revente de la cocaïne colombienne par un groupe de Libanais avait d'importantes ramifications en France. L'OCRGDF (Office central pour la répression de la grande délinquance financière) avait alors pris le relais. La JRS (Juridiction interrégionale spécialisée) de Paris avait nommé des magistrats pour poursuivre l'affaire. L'opération pouvait commencer.

L'enquête avait aussitôt pris un caractère international. Une vaste coopération sous l'égide d'Europol s'était mise en place. Plusieurs objectifs avaient en effet été identifiés en Europe de l'Est, en Italie, en Belgique et surtout en Allemagne.

Selon une source proche de l'enquête, des collecteurs s'activaient dans toute l'Europe. Puis l'argent, rapatrié à Paris, prenait la direction du Liban. Physiquement dans des valises de passeurs, à travers des avions privés, ou encore via le système de compensation traditionnel de l'hawala.

Des bureaux de change et autres courtiers contrôlés par Ramon Reyss et sa société RT International prenaient ensuite le relais pour faire transiter les millions du trafic de coke vers l'Amérique du Sud.

Du côté américain, c'était encore plus grave. La plainte pénale désignait Puerto Rico comme point de départ d'expéditions clandestines de cocaïne aux États-Unis par transport aérien, et le port argentin de Puerto Iguazú comme point de départ de la drogue vers l'Europe par transport maritime. Le nom d'un associé de Ramon Reyss était également cité dans le cadre de la vente de voitures d'occasion depuis les États-Unis, suivant un schéma de blanchiment d'argent de la drogue en relation avec l'Afrique de l'Ouest et le Liban.

Tout était imbriqué. Le vrai et le faux. Le national et l'international. La mondialisation du crime et le crime de la mondialisation. Le légal et l'immoral. L'économie et la politique. La frontière entre le bien et le mal était ténue. Et tout pouvait basculer à tout moment. L'empire de Reyss Reyss était sur le fil du rasoir. Le sol s'était ouvert sous ses pas et le temps s'était brusquement arrêté. J'imaginai sa tête en ce moment. Le regard vide, l'air perdu, défait, mutique. Il devait se mordre la lèvre inférieure, un peu inquiet. Et compter son pognon. Il faisait toujours ça quand il doutait. Quand il avait un coup de stress, il mettait en marche un compteur de billets, s'asseyait dans un fauteuil confortable, fermait les yeux, se mordait la lèvre et se délectait du frottement des coupures de 100 dollars qui défilaient à une vitesse supersonique.

Mardi 2 octobre, 17 h 30

Regarde mon visage : mon nom est celui qui aurait pu arriver, on m'appelle aussi : jamais plus, trop tard, adieu.

The love of life

Dans le film de Mark Herman *Les Virtuoses* (1996), le héros raccompagne une jolie jeune femme chez elle, qui lui propose de monter prendre un café. Il lui répond qu'il ne boit pas de café. Elle réplique en souriant : « Pas de problème. Je n'ai pas de café... »

Je me promenais avec Mayra dans le jardin du Luxembourg. Le temps était froid et sec. L'automne s'apprêtait à envelopper la ville. Une obscurité blanche inondait le jardin et les feuilles mortes envahissaient les allées en gravier. Soudain, la lumière devint terne. Il se mit à pleuvoir. On marchait sous la pluie.

— À quoi penses-tu ? me demanda Mayra.

— À rien.

— C'est bref, net et précis, et ça coupe court à toute conversation, dit-elle en souriant.

— Je me demandais si on pouvait faire table rase de notre vie d'après, si les choses pouvaient redevenir comme elles avaient été, comme si on ne s'était jamais quittés, comme si rien n'avait changé, comme si le temps n'avait aucune emprise sur nos vies.

Mayra me regarda avec un sourire hésitant, et m'avoua alors :

— Je ne suis pas la danseuse que tu as aimée. Je ne l'ai jamais été.

J'hésitai quelques secondes avant de lui répondre en souriant :

— Pas de problème. La danseuse n'a jamais vraiment existé...

Un drôle de silence s'installa alors entre nous. Nous parcourûmes le jardin du Luxembourg puis nous dirigeâmes vers la rue d'Assas en suivant la rue de Fleurus.

Elle fut la première à rompre le silence :

— Et si le réel n'existe pas ?

— C'est nous qui donnons la réalité au réel, lui répondis-je. Tu imagines vraiment que la vie que nous vivons est notre vie ? Non,

Mayra, cette vie n'est pas notre vie, c'est l'histoire que nous avons racontée à propos de notre vie. Le réel se trouve souvent au bout d'un papier. Dans un certificat, dans une photo ou dans un livre. Seul un livre donne une consistance au vécu en déterrants les secrets les plus obscurs, les plus intimes. Les photos et les papiers figent les gens, ils les dénaturent. Ils finissent par donner l'apparence des morts à des vivants. Comme l'explique le philosophe italien Maurizio Ferraris : « Imaginez un mariage entre deux malades d'Alzheimer, célébré par un maire qui le soit aussi, de même que les témoins, les invités, etc. Seront-ils mariés le jour suivant ? Non... jusqu'à ce que l'un des deux retrouve par hasard un certificat de mariage. Mais où sont passés les instants vécus, les joies, les peines, nos espoirs, nos déceptions ? » Ils ne sont plus que le fruit de notre mémoire et de notre imagination, de quelques clichés pris de temps en temps et de cicatrices laissées ouvertes ou mal fermées. Ils sont surtout les avatars de l'instant présent et de nos transformations, c'est le présent qui donne consistance au réel. Pour cela, il faut vivre pleinement sa vie. On n'en a pas d'autres. Il ne faut pas passer à côté de la plus belle histoire de notre vie. S'il faut mourir, autant mourir en ayant vécu jusqu'au bout, sans regret.

Mayra n'aimait pas tellement les espaces trop grands, trop ouverts, elle leur préférait les petites ruelles sinueuses, les impasses, les détours. Nous remontions vers la rue d'Odessa.

— Ce sont les rues qui font une ville, ce sont les rues qui font qu'on y est allé. Tout le reste se trouve sur Internet ou dans des livres de voyage.

Il pleuvait de plus en plus. Nous nous abritâmes dans un petit café.

— À 24 ans, on a généralement un rêve, une passion, un idéal... Le mien était de jouer des pièces de théâtre, de danser... Pourquoi n'ai-je pas été capable de le suivre ? Parce que le monde est fait de telle manière que personne ne peut choisir la voie qu'il désire, et qu'on doit faire au contraire ce que veulent les autres, pour plaire aux autres, pour être conformes aux clichés et aux préjugés inventés par les autres. Pourquoi l'argent tient-il une telle place dans ce que nous faisons, ce que nous sommes, ce que nous voulons devenir, dans notre métier, nos meilleures aspirations, et jusque dans nos rapports avec ceux que nous aimons et avec soi ? Pourquoi l'argent est-il le seul signe de réussite ?

— J'ai longtemps pensé à ça. Crois-moi, nous pensons tout avoir, mais en réalité on n'a rien. Nous travaillons n'importe quand, le jour, la

nuits, tout le temps. Un travail inutile, un travail à la con. Et une bonne partie de ce travail consiste à faire semblant d'être des gens importants. Des gens importants qui triment pour des hommes encore plus importants qu'eux. En vérité, ce qu'on détient n'est pas ce qu'on veut. On a construit une vie qui fait rêver les autres, mais pas nous. On fait partie de la même espèce. On n'existe qu'à travers un monde d'apparence, un monde matérialiste, superficiel, un monde bête, un univers d'avoir et de pouvoir. Nous gagnons beaucoup d'argent. Mais sommes-nous heureux ? Non. Pour ces raisons, j'ai décidé de tout arrêter et de changer de vie.

Mayra resta hébétée quelques secondes, puis elle réagit :

— Tu parles toujours du courage de ceux qui partent, mais as-tu songé à celui de ceux qui restent ? Rester ce qu'on est dans un monde qui essaie constamment de nous changer est peut-être le plus grand accomplissement. Je n'ai pas besoin de mon mari, mais je ne peux pas le quitter pour mes filles. D'autres n'ont pas cette liberté de choix. Quand on est sans argent, on n'a que la ressource d'obéir.

On était deux adolescents inconscients dans la ville, assis dans un café à discuter des choses de la vie. Ce n'était qu'éclats de rire, bonne humeur, et traits d'esprit. Soudain, elle se sentait tellement légère, libre, libérée. Quelle était cette sensation nouvelle ?

— Le temps et le réel n'ont rien à voir avec l'amour, Mayra. Ce qui compte, c'est ce qui le fonde. Parfois, il se base sur une erreur d'appréciation, sur une illusion, sur un mensonge. On croit aimer une personne, mais en fait on aime uniquement l'idée que nous nous faisons de cette personne, on aime un rêve, un désir, un idéal, une vision, quelque chose que l'on porte en soi depuis toujours et dont on affuble l'autre qui, souvent, s'y prête volontiers, parce qu'il aime, lui aussi, à sa façon. Seulement, à la première occasion, à la première épreuve, lorsque les masques tombent, l'autre apparaît tel qu'il est lui-même, et rarement comme celui que l'on croyait aimer. L'amour devient alors sans objet, l'amour devient désillusion et répugnance, l'amour devra alors se régénérer ou mourir. Pour être franc, je ne t'ai pas trouvée jolie quand tu m'as parlé pour la première fois. Tu étais plus que jolie, tu étais sublime. Plus on te regarde, plus le temps passe, et plus l'on se rend compte que la vraie beauté est éternelle. Elle est cette fulgurance qui reste quand tous les artifices sont partis.

Nous quittâmes le café et arrivâmes rue de la Gaîté. Le moment que j'attendais était venu.

Mardi 2 octobre, 21 h 20

Revenir en arrière, sur ses pas, sur les lieux du crime.

Revenir au lieu d'où l'on est parti, au point de départ.

Au point où tout commence, où tout finit.

Revenir de loin.

Revenir à soi.

Revenir sur ce qu'on a dit ou promis, sur ses rêves, sur ses engagements.

Revenir sur ce qu'on est, revenir de ce qu'on est devenu.

Revenir sur les lieux qui sont morts une première fois en nous-mêmes lorsque nous les avons quittés.

Nous entrâmes à l'intérieur d'un bâtiment qui servait de théâtre. À ce stade, j'ignorais encore comment les choses allaient se passer. J'avais devant les yeux un grand théâtre vide qui ne demandait qu'à résonner. Soudain, Mayra blêmit et s'exclama :

— J'ai la sensation bizarre de connaître ce lieu.

Dans ses yeux ébahis, il y avait un étrange sentiment de stupéfaction mêlé à l'incrédulité, l'inquiétude et la curiosité. J'avais l'impression de vivre un moment magique, hors du temps. La lumière s'éteignit. Mayra entra sur scène. La lumière revint. Il y eut un moment de silence de quelques secondes, puis la musique éclata. Mayra commença à danser. Mayra dansa. Tout se présentait différemment et tout était identique. La même chorégraphie. Les mots du Prophète qui accompagnaient les mouvements du corps. La musique happée par la danse. La musique remplacée par les gestes. Puis la chanson « Comment tu vas, toi ? », qui rompait le flux harmonieux des mots du poète et donnait une autre dimension à la femme qui dansait.

Comment tu vas, toi ?

Tu te souviens de la dernière fois où je t'ai vu ?

Tu te souviens de la dernière phrase que je t'ai alors dite ?

Je ne t'ai jamais plus revu.

Je te retrouve aujourd'hui.

Comment tu vas, toi ? Quelle chose tu es toi ?

De l'autre côté de la scène, je me reconnaissais. Un jeune homme timide et ringard, un étranger pourtant familier qui tournait sur lui-même jusqu'au vertige. Dans la salle, un spectateur, un seul, un vieux jeune homme de 48 ans. C'était bien lui, Gibran, les larmes aux yeux

et le regard subjugué par la danseuse. Et maintenant, j'avais l'impression qu'il m'imitait : ma façon de croiser les jambes, d'écouter, de regarder en fronçant les sourcils, de ressentir, de sourire et d'applaudir. Elle n'avait d'yeux que pour lui. J'étais devenu invisible. La réalité s'incrustait dans le rêve et je voyais cet étranger habiter mon être et se parer de mon identité.

Le réel et l'irréel, les doutes et les certitudes, le visible et l'invisible se mélangeaient dans une perception d'un passé qui ne correspondait à aucun souvenir effectif. J'avais la certitude que j'étais en train de vivre le moment présent pour la première fois. Et j'étais heureux. Au fond, n'est-ce pas cela, le bonheur ? Une parenthèse pendant laquelle on arrive à suspendre le temps, à s'enfuir de soi-même, de sa propre vie, et on découvre alors que l'instant présent est merveilleux.

Gibran monta sur scène. Il complimenta la danseuse en utilisant mes mots, il esquissa un sourire timide, comme moi. Ils se prirent la main. Il la regarda avec mon regard. Il lui dit avec ma voix :

- Tu m'as tellement manqué.

Elle regarda leur image dans le reflet d'un miroir du fond de la scène. Elle saisit combien ils étaient beaux ensemble. Il était à elle. Il était l'amour qu'elle aurait pu avoir, l'amour qu'elle n'a pas eu, l'amour qu'elle n'aura jamais.

Il approcha son visage de son visage, respira ses cheveux, pris sa main, regarda ses doigts, contempla ses yeux. Elle le dévorait des yeux. Il se sentait revivre, ressusciter. Jamais elle ne s'était sentie aussi vivante, ni autant aimée de sa vie. Il posa sa main sur sa joue. Il caressa sa joue, doucement comme on caresse les ailes d'un papillon, par peur de les froisser.

Il prit son visage entre ses mains, regarda son reflet dans ses pupilles et approcha sa bouche de la sienne, lentement, tendrement, guettant une réaction, un mouvement du corps, un tressaillement, qui aurait indiqué qu'elle ne voulait pas qu'il l'embrasse. Mais elle ne dit rien. Elle ne bougea pas. Elle lui offrit ses lèvres. Il les embrassa tendrement. Ils s'embrassèrent.

- Je ne savais plus ce qu'était embrasser, se dit-elle.

- L'embrasser était merveilleux. Je peux vivre et mourir pour un baiser, un simple baiser, se dit-il.

Elle entrouvrit ses lèvres. Et sa langue, douce et humide, vint s'unir à la sienne. Ils s'embrassèrent avec une passion tellement forte que leur histoire semblait irréelle, hors du temps.

Elle mit sa main sur son bras, puis sur sa poitrine, la glissa sous sa chemise, déboutonna un bouton et caressa son torse, brut, chaud, incandescent, irrésistible. Puis elle retira sa main, pour placer sa tête sur son épaule. Il tourna son visage vers elle, il la trouvait belle. Outrageusement belle.

Il laissa glisser sa main gauche de sa joue à la courbe gracieuse de son cou, sur son épaule, le long de son bras. Il effleura ses seins. Elle avait étouffé ses sentiments pendant si longtemps qu'elle avait oublié à quel point les sensations pouvaient être fortes. Il la serra plus fort contre lui, se sentant durcir contre la douceur de son corps. C'était insensé, mais il eut l'impression qu'elle venait combler un vide en lui, un vide dont il n'avait jamais soupçonné l'existence jusque-là. Elle se pressa tout contre lui. Et moi, dans mon coin, immobile, muet, médusé, j'imaginai la scène, une scène que je ne voulais ni voir ni raconter, par pudeur. Je me glissai, doucement, silencieusement vers le plateau du théâtre et je baissai le rideau. Je fermai les yeux. Je me bouchai les oreilles pour ne rien entendre.

C'est une histoire que ces amants-là ne pourraient jamais vivre en dehors de la scène, me dis-je.

On n'attend plus rien de la vie et soudain, tout recommence. Un jour, un homme te dit qu'il t'aime sans le dire vraiment. Le temps s'arrête, le cœur s'emballe, la passion refait surface et l'urgence efface tout le reste.

À la sortie du théâtre, un couple d'Américains leur demanda : comment vous êtes-vous rencontrés ? Ils se regardèrent et répondirent en chœur : on vient de se rencontrer, mais on s'est rencontré bien avant.

Mercredi 3 octobre, 5 h 10

*La vie n'est pas facile,
La vie n'est pas docile.
Souvent l'amour s'achève
À peine commencé !
La vie n'est pas facile,
La vie n'est pas docile.
On fait de jolis rêves
Qui finissent en chiffon de papier.*
Patricia Carli

La nuit se retira. Le temps se figea. Le matin, Paris remuait derrière son écran de brouillard. Pas un bruit, pas un chant d'oiseau, rien. Puis, une voiture, une autre, et soudain des pas, des silhouettes qu'on ne pouvait pas voir. Ceux qui étaient sortis la nuit rentraient à la maison. Ceux qui n'étaient pas sortis nettoyaient les trottoirs ou commençaient à déballer les chaises des cafés dans le grand froid. Nous continuions à marcher lentement et à parler. Mayra s'accrocha à mon bras.

— Je n'avais jamais connu ce sentiment, dit-elle. J'avais l'impression de me voir danser, comme si ce n'était pas moi qui dansais, mais que c'était la danseuse qui s'emparait de moi, comme si mon personnage me singeait et se moquait de moi. Une fois le spectacle terminé, j'ai eu l'impression que toutes mes forces m'avaient quittée, comme si je n'étais plus qu'une enveloppe vide, un costume que l'on va accrocher dans la penderie et délaissier pour l'éternité.

Mayra lâcha mon bras et s'arrêta.

— Merci pour ce moment.

Je me tournai vers elle. Elle me regarda comme si elle me jugeait et dit :

— Il est temps de voir la vérité en face, on ne sera jamais ensemble.

— On ne peut pas lutter contre l'amour, répondis-je.

— Il faut qu'on rentre. J'ai un avion à prendre.

— Moi aussi, je dois rencontrer Reyss Reyss demain à Athènes.

Nous nous quittâmes. Elle s'en alla, se retournant une fois, deux fois, trois fois. Et moi, je restai sur le trottoir, comme un illuminé, à la regarder disparaître.

Mercredi 3 octobre, 8 h 15

Aéroport Roissy-Charles de Gaulle. Ma valise s'éloigna sur le tapis roulant du guichet d'enregistrement et disparut derrière les lamelles en caoutchouc. Au même moment, je vis une ombre s'approcher et se poster derrière moi. On s'effleura du regard, on ne se parla pas. Entre nous, il y avait une distance emplie de vide. Un vide plein de petits riens rendant l'espace qui nous séparait impénétrable. Chacun se figea dans sa position. Je pris mon billet d'avion et courus vers la porte d'embarquement. En franchissant la douane, le point de contrôle, les métros automatiques, les tapis roulants, les signalisations qui allaient dans tous les sens, la zone franche, des multitudes de pensées me traversèrent l'esprit, tant de souvenirs communs, tant d'épreuves vécues ensemble, tant de mouvements de cœur, et je pensai à l'ami perdu.

Vous est-il arrivé de tomber sur quelqu'un que vous avez très bien connu, un vieil ami, un ami d'enfance avec qui vous avez grandi, avec qui vous avez vécu vos plus belles années, et de ne pas le reconnaître ? Ce n'est pas l'ami d'enfance à qui vous n'avez plus rien à dire, mais l'ami à qui vous n'adressez même plus la parole. C'est triste, de perdre un ami. Il y a des gens qui n'ont pas eu la chance d'avoir un ami. Vous voyez un personnage portant un masque et derrière le masque, un autre masque. Au visage que tu vois, à la voix que tu entends, tu essaies d'imaginer le jeune homme d'avant-hier, celui qui avait plus de cheveux et moins de ventre, celui qui avait moins de sérieux et plus de rêves. Sous les masques, tu te dis que l'autre est toujours là, quelque part, dans ces yeux travestis par un regard défiant, dans cet angle du nez, dans cette façon d'esquisser des gestes que tu crois connaître. Puis tu te rends compte que ton ami n'est plus ton ami, que l'amitié n'existe pas. Que cet être que tu vois n'est que le reflet du reflet de ce que tu es devenu, de ce que tu étais, de ce que tu ne seras jamais.

Parce qu'entre-temps, les temps changent, nos vies changent, nous changeons, et les choses se dégradent lentement, puis tout s'effondre brusquement. Tu vois l'amitié que tu croyais solide, inébranlable, éternelle se briser d'un seul coup, s'anéantir parce qu'elle aura manqué à l'un de ses principes fondamentaux, la fidélité, c'est-à-dire la constance dans la confiance. Le fait de juger l'autre d'une façon futile et blessante. Le danger vient toujours de l'extérieur, pense-t-on, d'une personne qui se glisse entre vous et fait tout pour briser les liens d'amitié, ou d'un sentiment de frustration, irrésistible, qui détruit tout. Un être délaissé qui s'accroche à l'un de vous et attise la haine

d'une façon sournoise. Mais ce n'est pas vrai. On ne détruit pas l'amitié, elle s'autodétruit. L'ami que tu croises peut soudain devenir l'ennemi que tu veux éviter. C'est tellement superficiel, l'amitié, tellement creux, tellement pauvre, une hypocrisie à deux pour tuer les heures. Et le temps passe.

Des années plus tard, vous vous rencontrez, par hasard, sur le quai d'une gare, dans un terminal d'aéroport ou n'importe où. Il suffit de peu de choses — un mot quelconque — pour que le feu de l'amitié se ranime, car vous vous persuadez que les vraies amitiés ne meurent jamais, elles sommeillent parfois. Mais il suffit aussi d'une omission fugace — une explication que vous attendez en vain, mais qui ne vient pas, un regard qui se détourne, une accolade que vous manquez de faire — pour que le vide vous paralyse, que la mémoire s'efface et que quelqu'un sorte définitivement de votre vie, que vous disparaissiez, que vous sortiez définitivement de la vie de quelqu'un. Ce qui rompt l'amitié, c'est le doute. Ce qui l'enterre, c'est la médisance. Celle qui jaillit d'un trop-plein d'amertume, d'une colère enfouie, celle qui essaie d'abattre l'autre dans son intégrité morale, dans son innocence. Et pourtant, on se dit qu'il nous connaît très bien. Et lui se dit qu'il croyait nous connaître, mais qu'il ne nous connaît plus, qu'il s'est trompé, qu'il a été trompé, qu'il nous a trompés. Les blessures d'amitié sont incurables. C'est comme un verre qui se brise. « Tout à l'heure, il y avait un verre entier qu'on croyait incassable ; maintenant, il ne reste que des morceaux. Entre les deux, il y a l'irréparable (...) il y a le se-briser ». L'amitié blessée, c'est comme ce verre brisé. Ce n'est plus un verre, mais des éclats coupants. Ce n'est plus l'amitié, c'est un mélange de haine, de suspicion, de désir de vengeance, de déception envers l'ami qui nous a trompés. C'est en fait strictement spirituel. Il a suffi d'un instant... pour que tout soit perçu autrement. Pour que l'amitié se termine brutalement. Le temps qui a bâti l'amitié servira alors à effacer la haine qui résulte de l'amitié bafouée. Il ne nous reste qu'à tourner la page et à accepter l'oubli jusqu'à l'amnésie. Pardonner, oublier et regarder ailleurs, la vie est courte.

Nous avons grandi ensemble, à l'époque où nous étions trop jeunes pour croire à une carrière. Nous nous sommes construits ensemble et nous avons vécu toutes nos premières fois ensemble. Mais nous ne vieillirons pas ensemble. Chacun vieillira seul, avec ceux qui, comme lui, ont déposé les armes, et attendent la mort, résignés, nostalgiques de rien, en train de raconter leurs petits moments comme d'ultimes instants de gloire, et de rire de la vacuité de leur vie. Et il fera la queue, tranquillement, derrière tous ceux qui ont croisé sa route, avec plus

ou moins d'intensité, et qui vont partir avant lui avec l'idée de ces amitiés passées. Il essaie malgré tout d'y croire encore, de se dire que d'autres amitiés sont possibles. La mort arrive quand plus rien ne se passe, quand plus personne n'apparaît, ou quand plus personne ne croit en vous et qu'il n'y a plus personne à décevoir. C'est quand le silence devient pesant que nous comprenons que tout est fini.

L'avion d'Air France décolla, direction Athènes.

Mercredi 3 octobre, 14 h 35

Réunion de crise !

Toute l'équipe de Reyss Reyss était réunie dans une somptueuse villa du quartier chic du nord d'Athènes avec une piscine gigantesque.

Reyss Reyss martela :

— C'est une guerre économique lancée par les États-Unis contre l'Iran et le Hezbollah et ils veulent trouver des boucs émissaires. Qu'ils aillent chercher ailleurs. Nos ennemis utilisent les sanctions américaines comme armes de dissuasion massive pour nous faire une concurrence déloyale. Ils veulent évincer les Libanais d'Afrique en leur fabriquant des accusations. Je ne me laisserai pas faire. Je vais déclarer la résistance économique et les combattre devant les tribunaux. J'exige la solidarité nationale pour tenter de protéger notre économie.

Tout le monde dans la salle s'indigna et hocha la tête en signe d'acquiescement.

Quand nous nous retrouvâmes seuls, je lui dis :

— Croyez-moi, monsieur Reyss, le temps des beaux discours et des fanfaronnades est terminé. Vous êtes la cible d'une enquête du Department of Justice (DOJ), pour l'instant tenue secrète. La justice américaine ne rigole pas. Elle vous poursuivra partout, même dans les recoins les plus éloignés de la Terre. Et tous vos protecteurs et relations n'y pourront rien. Nous ne sommes pas au Moyen-Orient, ni même en Europe, les règles du jeu sont différentes de l'autre côté de l'Atlantique. Il faut trouver un compromis, négocier au plus vite, avant que la machine juridique américaine ne s'emballe... J'ai épluché vos comptes, j'ai décortiqué la structure de votre organisation, j'ai revu chaque clause de vos contrats, et devinez ce que j'ai trouvé ? Vous le savez mieux que moi. Disons... des failles, beaucoup de failles. Il faudra plus qu'une vie, beaucoup de vies, pour couvrir ces failles. Vous représentez le système, celui qui a pour nom « clientélisme, favoritisme, copinage, népotisme, passe-droits, piston, etc. ». Un système indigne qui avilit l'être humain depuis des lustres. Et c'est ce système qui est en train de vaciller.

J'étais hors de moi, fatigué par ces allers-retours aux quatre coins du globe et pensant aux autres clients qui se plaignaient parce que leurs dossiers n'avançaient pas. « Où êtes-vous ? me demandaient-ils. Beyrouth, Dubaï, Paris, New York ? » Je n'étais presque jamais au bon endroit au bon moment.

— Ne vous retrouvez jamais dans la ligne de mire de la justice américaine, lui dis-je. Dès que vous êtes pris dans la machinerie juridique, juste la machinerie, vous avez déjà perdu. La seule question qui demeure, c'est combien vous allez perdre. Il faut trouver un arrangement, le plus tôt sera le mieux, plaider coupable s'il le faut et payer une amende. Ramon Reyss, votre neveu, n'existe plus. Il a été assassiné économiquement. Il est en train de fuir comme un pestiféré et tout le monde l'évite, même ceux qui étaient hier collés à ses basques. On pourra s'occuper de son cas plus tard. Il était la digue qui a sauté. Il faut agir vite, avant que tout ne s'écroule. Il faudra constituer un dossier solide, étayé et argumenté, non pas pour attaquer, mais pour trouver un accord à l'amiable, même si ça va vous coûter cher.

— Fais ça pour moi : va à Washington ou à New York, trouve-moi un avocat compétent et entame les négociations avec les autorités américaines. Je suis prêt à y mettre le prix qu'il faut, me dit-il d'une façon lapidaire.

Vendredi 5 octobre, 13 h 35

Nous déjeunions au Bernardin, un restaurant gastronomique français, trois étoiles au Michelin, au décor moderne et raffiné, au cœur de New York, près de Times Square. Une cinquantaine d'années, habillé d'une façon très classique et sobre, Saul avait commenté le menu d'un ton artificiellement décontracté, mi-figue mi-raisin :

— Regardez, ils donnent l'explication de chaque terme culinaire dans une colonne à part, intitulée « Définitions ». C'est tellement un truc de juriste ! Les contrats importants débutent souvent par des définitions...

Il commanda un plat de crabe et un verre de Côte de Beaune blanc.

— Nous sommes payés à l'heure et je prends mon temps. Plus les affaires traînent en longueur, plus mes factures augmentent.

Il avait réussi à caser le mot « Harvard » trois fois au cours de la première minute de conversation. Il jeta un œil autour de lui :

— Ce sont des avocats, des confrères, et des financiers pour la plupart.

Saul avait plaidé plus de trois mille affaires, dont une grande majorité de crimes en col blanc. On racontait qu'il les avait toutes gagnées. Il était un rouge important de la machine Trump et, du jour au lendemain, il était devenu un élément du paysage politico-médiatique. En somme, c'était le prototype de l'avocat parfait, dont l'orgueil est proportionnel à la vanité.

Je regardai autour de moi. Je ne vis pas de belles femmes. Tous les hommes avaient gardé leur veste, ce qui était une habitude de juriste — personne ne voulait être le premier à l'enlever et beaucoup la conservaient de toute façon. Rester en uniforme vous faisait paraître solide et fiable. Je voyais de discrètes cravates bleues en soie sur des chemises bleu ciel. Encore un truc de juriste, le fond et la forme, paraître pour être. Ce restaurant était très bon, mais pas tape-à-l'œil. La décoration était ennuyeuse et l'avocat parlait d'un ton monotone, d'un ennui mortel. Mais l'ennui est une qualité, pour les avocats !

— Nous vendons de la fiabilité, de la solidité et de la prudence. Il faut que ça se reflète dans notre apparence, me dit-il. À Wall Street, ceux qui font des coups veulent donner l'image du succès, poursuivit-il. Imaginez que vous êtes un entrepreneur à la recherche d'un banquier pour faire coter votre société en Bourse — autrement dit pour l'introduire sur le marché par une première émission d'actions - offre publique initiale ou IPO. La seule chose qui compte, c'est que

l'opération se passe bien, pas que le banquier qui la mène prélève une commission de 1,5 ou 2 %. Les banquiers qui introduisent des sociétés en Bourse aiment conduire la voiture la plus chère possible pour que l'entrepreneur se dise : « Waouh ! Ce type doit vraiment être très bon, sinon comment pourrait-il se payer une voiture pareille ? » Pour les avocats, ça fonctionne très différemment. Nous vendons des prestations. Et nos prestations sont indexées sur le temps, aussi bien le temps du cerveau disponible que du cerveau conservé. Quand vous facturez un client à l'heure, vous laissez votre montre hors de prix à la maison. Nous prenons souvent des commissions salées ; du coup, nous évitons d'étaler notre fortune pour ne pas que les clients se disent : « Attendez ! Mais est-ce que je ne paierais pas trop, pour son train de vie ? » J'ai appris à ne pas seulement lire les cravates, mais aussi les chaussures et les bagues. C'est un milieu très cosmopolite. On reconnaît les banquiers issus de l'Europe continentale à leurs souliers marron. Quand ils ne sont pas trop jeunes, les dealmakers portent des cravates Hermès, mais pas les traders. Les compliance officers, qui n'ont jamais besoin de voir les clients, mais qui détiennent aujourd'hui le vrai pouvoir dans les institutions, peuvent faire une très belle carrière en portant des tenues qu'on dirait « choisies par leurs mères ». L'économie, ce n'est qu'un commerce de dettes et notre métier, c'est d'utiliser le système légal pour créer de nouveaux types de dettes et d'imposer une rente là-dessus. C'est une économie fondée sur l'extraction d'une rente suivie d'une redistribution du butin aux 1 %. La loi existe, sur le papier, mais la justice est autre chose. C'est un principe abstrait, qui implique chaque homme et permet de condamner ou d'innocenter en fonction du sens qu'on lui donne. Justice et injustice n'ont de valeur que dans un cadre concret, victoire ou défaite, camps des vainqueurs ou des perdants, actions commises ou subies. Celui qui nous insulte, qui nous maltraite ou celui qui n'est pas avec nous commet un acte injuste. Pour revenir à notre histoire, il faut plaider coupable et négocier un compromis. Je vais vous expliquer en deux minutes comment ça se passe. Cette « politique juridique extérieure » des États-Unis mobilise des moyens considérables et il faut un juste retour sur investissement. C'est du business as usual. Tout commence par le renseignement. Les agences — de la Central Intelligence Agency (CIA) à la NSA, en passant par le Federal Bureau of Investigation (FBI) et ses agents placés dans les ambassades — font remonter l'information en utilisant si besoin des sources rémunérées, voire des organisations non gouvernementales (ONG). Ces informations sont traitées par divers organismes : le département de la Justice (DOJ), le Trésor, la SEC, la Réserve fédérale

et l'Office of Foreign Assets Control (OFAC), qui surveille l'application des sanctions internationales américaines. À cela peut s'ajouter l'action de procureurs locaux, voire d'États, comme celui de New York qui s'immisce souvent dans les procédures contre les grands groupes étrangers. Apprendre le jargon juridique et financier n'est pas chose impossible et, assez vite, on prend l'habitude de désigner les choses par leurs sigles et leurs abréviations. Bon, revenons à notre affaire. Le DOJ et les autres organismes se comportent comme des procureurs, avec un objectif : obtenir un plaider-coupable du contrevenant. Plus ce dernier tardera à avouer et à accepter la sentence, plus celle-ci sera lourde. C'est ce qui explique en partie la différence de traitement en matière de corruption entre les entreprises américaines et les autres. Habituees aux procédures de ce type, les premières négocient très vite, alors que les secondes tardent à prendre la mesure du danger. Des considérations stratégiques et politiques interviennent, bien évidemment. Mais je ne veux pas vous rebattre les oreilles avec celles-ci trop longtemps, nous ne sommes pas à un cours de droit. Mais il faut bien comprendre que de même que la dérégulation financière a permis au monde de la finance, dont Wall Street est l'une des capitales, de croître de façon exponentielle depuis un quart de siècle, de même la common law explique l'extraordinaire développement des professions juridiques aux États-Unis. Il faut beaucoup d'argent pour faire vivre plus d'un million d'avocats — un pour trois cents habitants. En imposant leurs lois aux autres pays, les États-Unis procèdent donc à ce que d'aucuns qualifient de racket. Et des sommes astronomiques sont collectées par les diverses administrations américaines. Où va cet argent ? Directement dans les caisses de ceux qui ont mené l'enquête, lancé les procédures et conclu les accords. C'est une sorte de partage de butin entre le DOJ, la SEC, l'OFAC, la FED, le département des Services financiers de l'État de New York et le procureur de New York. Enfin, dans les procédures FATCA, le fisc récupère directement les sommes réclamées aux Américains résidant à l'étranger. Ce partage explique la motivation des équipes. Elles ont intérêt à multiplier les procédures et à récupérer la manne qui viendra alimenter le budget de leur agence ou de leur département, leur permettant de toucher de bons salaires et d'embaucher des collaborateurs. Quant aux flux financiers générés par ces procédures, ils alimentent la sphère juridique, les cabinets d'avocats. Non seulement il faut régler leurs honoraires pendant toute l'instruction du dossier, mais, une fois l'amende payée, les entreprises concernées n'en ont pas fini pour autant. Elles doivent généralement accueillir à leur siège social un moniteur chargé de veiller pendant une période

de trois à cinq ans à ce qu'elles agissent en conformité avec les directives imposées dans le cadre du règlement. Non seulement ce moniteur est rétribué par l'entreprise, mais il s'adjoint quelques dizaines de collaborateurs, également à la charge de ses hôtes. Pour faire bonne mesure, explique Maître Saul, on oriente le « pécheur » vers quatre ou cinq cabinets très spécialisés de Washington, susceptibles de suivre son activité pendant les années de surveillance — et surtout de le mettre en conformité avec les lois américaines. Il faut alors multiplier le montant de l'amende par deux, voire trois, pour avoir une idée du coût total. Notre boulot n'a peut-être aucun sens, n'apporte rien au monde et ne devrait peut-être même pas exister, mais il contribue à faire vivre le système et à redistribuer la rente. En tout cas, je suis tellement haut placé que je ne me pose plus de questions.

Il avait une façon singulière de fermer les yeux et de s'écouter parler. Il posait les questions et donnait les réponses comme s'il était en compétition avec lui-même. Il était possédé par son identité, par son statut d'avocat d'affaires : il jouait à être avocat d'affaires.

En fait, une identité, ça comprend deux couches : la première, la plus visible, celle des habits sociaux, des convenances, des costumes, des appartenances, du statut, des richesses de tous ordres (ou de leur absence), et la seconde, plus souterraine, plus profonde, celle du moi le plus personnel qui s'inscrit dans une humanité commune.

Quand la couche humaine disparaît, la personne n'est plus qu'un pantin désarticulé, grotesque et risible.

Comme le célèbre garçon de café de Jean-Paul Sartre dans *L'Être et le Néant* (1943) : « Toute sa conduite nous semble un jeu. Il s'applique à enchaîner ses mouvements comme s'ils étaient des mécanismes se commandant les uns les autres, sa mimique et sa voix même semblent des mécanismes... Il joue, il s'amuse. Mais à quoi donc joue-t-il ? Il ne faut pas l'observer longtemps pour s'en rendre compte : il joue à être garçon de café. »

Je lui dis :

— J'ai l'impression que la planète deviendrait plus supportable si l'ensemble de ces avocats d'affaires, de ces banquiers ou de ces lobbyistes attablés autour de nous venaient à disparaître dans un nuage de fumée.

Il éclata de rire. On se mit d'accord pour coordonner la stratégie à mettre en place.

Samedi 6 octobre, 21 h 30

Il était revenu. Un étrange sourire aux lèvres, il se tourna vers moi, et je lus une question dans son regard.

- Pourquoi t'a-t-elle quitté ?
- Ma femme ? J'étais trop absorbé par mon travail. Elle s'ennuyait avec moi. J'ai oublié sa présence autour de moi et je ne la voyais plus. Je l'ai prise pour acquise. Elle n'a pas pu supporter mon détachement longtemps. Les paroles qui s'évaporent quand personne ne les écoute. Les larmes versées en silence et le masque toujours le masque, pour donner l'illusion de vivre. Elle me disait qu'un jour elle allait partir. Et un jour elle est partie. Mais si je veux être honnête, je dois dire que je m'étais déjà séparé d'elle dans ma tête depuis longtemps, j'étais parti dans la fiction, dans mon univers artificiel. Quand elle me disait qu'elle n'en pouvait plus, qu'elle souffrait de mon absence, même quand j'étais près d'elle, je n'éprouvais qu'un sentiment d'impatience et d'indifférence.
- Et toi ? Pour quelle raison ne t'es-tu pas marié ?
- Le mariage est destructeur. Il transforme l'homme en esclave. En plus, je n'avais rien d'autre à offrir que des mots sauvages et une âme qui souffre.

Je compris qu'avoir une épouse et des enfants l'aurait gêné. Il était marié à son œuvre.

- En fait, que reste-t-il du mariage ?
- Tout le reste, quand ce qui compte n'est plus.
- Qu'est-ce qui compte ?

Vivre en surmontant ses peurs. Vivre tout en étant soi-même. Rester soi-même dans un monde qui s'acharne à faire de vous n'importe qui. Être ce que l'on est, c'est l'aventure de la vie, c'est l'aventure de toute une vie. Et la vie n'est rien d'autre que la collection de moments, la succession de chaque instant, de chaque seconde, minute, heure, jour... C'est donc également une succession de détails au quotidien. Il convient d'être attentif et sensible aux signaux faibles. Il faut pouvoir se nourrir de petites choses pour éviter d'avoir à faire face à de grandes choses qui nous rappellent que l'on doit être à l'écoute de soi. La seule solution, c'est d'aimer. Seul l'amour donne du sens, remplit

le vide et permet de transformer la vie en un grand chantier d'espérance.

- Et Mayra ?

Il me regarda avec des yeux pleins de nostalgie.

- Mayra, c'est l'amour absolu. L'amour impossible. L'amour au-delà de tout, l'amour de l'âme et de l'esprit. L'amour sans le dire, qui est plus grand que l'amour. De cet amour, il ne reste que les battements des souvenirs douloureux qui planent au-dessus de ma tête comme des ailes invisibles...

Dimanche 7 octobre, 3 h 20

Cette nuit-là, je fis un rêve aussi puissant qu'inoubliable. Je roulais en scooter avec Gibran dans les rues de New York. Nous descendions Broadway, nous remontions par Lexington, nous traversions Park Avenue puis Madison Avenue jusqu'à la 5e Avenue. Nous arpentions la 57e Rue d'une rive à l'autre, nous parcourions Greenwich Village, nous passions par la rue numéro 10 où se situait son atelier, Chelsea, le Lower East Side, nous plongeons jusqu'à Wall Street, nous repartions vers Columbia. Sur mon scooter, New York défilait, mon New York. J'étais tellement fasciné par l'énergie que dégageait cette ville. J'avais l'impression que New York m'appartenait. Je me considérais comme un citoyen du monde et j'avais eu la chance de vivre dans les quatre villes les plus incroyables du monde : Beyrouth, Paris, Boston et New York.

— Je voudrais que tu m'apprennes comment écrire !

Nous remontions vers le Rockefeller Center où les projecteurs de la patinoire étaient braqués sur une patineuse.

— Regarde, dit Gibran, en me montrant une jeune femme à la peau mate qui patinait seule, exécutant des courbes, des pirouettes et parfois même des sauts.

Elle semblait danser pour elle-même, refermée sur elle-même, heureuse d'être seule.

— Pour apprendre à patiner, il faut patiner, et faire comme si on savait déjà. Même chose pour l'écriture : ce n'est pas en cogitant des idées qu'on apprend, c'est en couchant l'encre sur le papier, seul, dans la joie et dans l'anxiété des mots. Il suffit de toujours aller de l'avant, écrire, réécrire, corriger, lire, relire, publier, accepter la critique, vivre dans l'angoisse des erreurs d'inattention, sans rivaliser avec qui que ce soit. Écrire, c'est donc apprendre l'humilité. C'est commencer à vivre. C'est lorsque l'on essaie de progresser par rapport à celui que l'on est maintenant qu'on évolue. Tant que nous remettons la vie à plus tard, nous n'irons jamais nulle part et ne ferons qu'enchaîner les jours les uns après les autres, dans la monotonie et les regrets. Jusqu'à aujourd'hui, tu t'es détourné de l'instant présent, et tu n'as projeté qu'une lumière très faible sur des passés et des futurs inventés. Tu t'es raconté un grand mensonge au lieu de vivre ta vie et tous ces moments irremplaçables.

À l'autre bout de la patinoire, un vieux clochard hurla :

— J'ai deux types de regrets : les choses que j'ai faites et que je regrette ; les choses que j'aurais dû faire et que je n'ai pas faites. Ces deux types de regrets résument l'histoire de ma vie.

Je lui souris. Nous poursuivîmes notre chemin.

Dimanche 7 octobre, 4 h 40

Comment être sûr que ces rencontres ont eu lieu ? La véritable rencontre de l'autre n'est-elle pas l'occasion de prendre la mesure de sa propre multiplicité, de se découvrir autre ? Le rencontrer serait alors en même temps se rencontrer soi-même — se rencontrer, selon le joli titre de Paul Ricœur, soi-même comme un autre. Lui et moi, le même homme à l'horizon avec ses illusions : quand il est ici, il veut être là-bas et quand il est là-bas, il veut être ici. Le Liban est un pays béni des dieux et maudit des hommes. C'est un pays fascinant et repoussant. Un pays fermé malgré la mer. Nombreux sont les hommes qui y transitent et s'en vont.

Dimanche 7 octobre, 13 h 30

*« Les deux jours les plus importants de votre vie sont
Le jour de votre naissance
Et le jour où vous découvrez
Pourquoi vous êtes né. »*
Mark Twain

En m'envolant pour New York, j'ignorais que ce serait la dernière affaire de ma carrière, mais en rentrant, j'en étais certain. J'annulai mon billet retour pour la Grèce. Je pris un aller simple et me dirigeai vers Beyrouth.

Dimanche 7 octobre, 18 h 40

À présent, il allait falloir annoncer que j'arrêtais, provoquer ainsi l'incompréhension puisque rien ne laissait deviner mon envie d'en finir. Cette décision, j'avais été seul à la prendre, à la mûrir, pendant trop longtemps, dans ma tête. Personne ne savait que je ne voulais plus, ou plus précisément que je n'avais plus envie de courir dans une cage. C'était difficile à avouer, mon abandon de la profession. Personne n'en comprenait les raisons. L'attention et les conseils qu'on me prodiguait, les mots qu'on me disait pour me faire reprendre pied, loin de m'aider, me plongeait dans une tristesse encore plus grande. Pour la première fois de ma vie, je refusai une grande affaire internationale, puis une deuxième, puis une troisième, arguant du manque de temps et de ressources, incapable d'expliquer en quelques phrases les véritables raisons de mes refus. On riait quand je déclarais que je ne me sentais pas à la hauteur, trop vieux pour garder le rythme. J'aurais reçu quelques marques d'empathie s'il avait été admis que je faisais un travail ennuyeux ou pénible, si j'avais été un avocat qui devait endurer l'insignifiance de sa vie, les affres de la bureaucratie et le mépris du monde. Mais je ne devais guère en attendre avec l'abandon d'un boulot aussi envié dans lequel on était toujours en mouvement, à la découverte de lieux et de gens.

Dimanche 7 octobre, 17 h 30

Reyss Reyss ne comprenait pas ma décision. Pour lui, ce n'étaient que des enfantillages, la crise de la cinquantaine. Il me demanda un dernier service.

— Ce qui compte pour moi, c'est de détenir le pouvoir. Dix ans, un an, une heure, peu importe la durée, mais vivre, commander pour de bon, devenir président. Je m'occupe du fond, arrange-moi la forme. Prépare-moi un discours de candidature que je pourrai placer n'importe quand, n'importe où.

— Il faudrait apprendre par cœur une phrase, une seule phrase, et la répéter en toutes circonstances. Personne n'écoute, et ceux qui écoutent ne comprennent pas, et ceux qui comprennent ne réfléchissent pas, et ceux qui réfléchissent le font avec le ventre, et ceux qui pensent avec le ventre oublient, et ceux qui oublient ne demandent pas de comptes. Cette phrase sera la phrase du candidat à la présidence. Vous devez apprendre à varier l'intonation, vous attarder des fois sur la fin et d'autres fois sur le début. Puis vous insérez dans cette phrase un ou deux mots, que vous n'avez jamais prononcés, des mots vulgaires de préférence, des insultes pour faire le buzz. C'est en soi si inattendu, si étonnant, que la petite phrase devient d'emblée célèbre. Ils ont un problème d'ego, il faut flatter leur ego, par exemple invoquer la grandeur du peuple : « Ô peuple grandiose du Liban. » C'est pas mal, ça a été utilisé, mais ce n'est pas grave, personne ne détient l'exclusivité d'invoquer la grandeur d'un peuple résigné. Puis il faut débiter les clichés habituels : « Pays de rencontre », « pays-message », « cohabitation des cultures et des religions »... Ça ne peut pas être contredit sans sonner comme une trahison. Il faut aussi regarder vers l'avenir, regarder de préférence de profil, parce que les yeux peuvent trahir, et promettre par exemple de lutter contre la corruption et d'améliorer les conditions de vie. C'est vague, c'est flou, ça ne veut rien dire, c'est ce qui compte. Enfin, il reste la monnaie. Ils ont oublié que la monnaie n'est qu'un instrument. Pour eux, c'est une idéologie, la seule doctrine du régime. La phrase sera ainsi :

« Ô peuple grandiose du Liban, Liban pays de rencontre, pays-message, lieu de cohabitation des cultures et des religions, je m'engage à lutter contre la corruption, à améliorer vos conditions de vie et à garantir la stabilité de la monnaie. » Pouvez-vous l'apprendre par cœur ? Pouvez-vous la répéter partout ? Si vous y parvenez, vous aurez fait un grand pas vers la présidence.

— Et mon slogan ?

— Le slogan ? C'est simple : « je suis le meilleur... »

Lundi 22 octobre, 18 h 30

Il y a un proverbe africain qui dit : « C'est le poisson qui se précipite sur l'appât qui mord à l'hameçon. »

Combien de fois dans une vie l'être humain éprouve-t-il ce sentiment d'absurdité, lorsqu'il sent qu'il s'engage consciemment dans une impasse ? Lorsqu'il prend une décision que tout en lui réfute ? Lorsqu'il se précipite sur l'appât qu'il devine piégé ? Lorsqu'il mord à l'hameçon qu'il sait dangereux ? Lorsqu'en lui tout s'alarme et lui intime en vain de ne pas signer ce contrat, de ne pas s'associer avec cette personne, de ne pas accepter cette offre, de ne pas s'engager dans cette transaction ? Combien de fois dans une vie l'être humain renonce-t-il à se faire confiance ? Combien de fois tombe-t-il dans un moment d'égarement qu'il regrette aussitôt ? La plupart des gens se rendent compte qu'ils ont été piégés quand il est trop tard, quand ce qui a été fait est fait, quand plus rien ne peut arrêter l'inexorable marche du destin. La plupart des gens n'ont pas une seconde chance. Reyss Reyss appartenait à la catégorie des privilégiés qui avaient toujours une nouvelle chance de rebondir.

Un accord à l'amiable fut conclu entre le DOJ et le groupe Reyss Reyss, dont les termes devaient être scrupuleusement respectés, notamment les règles de confidentialité. Tout ce qu'on pouvait dire dans l'immédiat, c'est que Reyss Reyss s'en tirait bien. Bien qu'il ait versé une somme de 137 millions de dollars, il s'était vu apporter sur un plateau l'occasion de redorer son blason avec les Américains et, mieux que cela, de devenir l'agent informel de plusieurs multinationales dans les marchés parallèles.

Mardi 23 octobre, 14 h 30

Je vidai mon appartement, distribuai la plus grande partie de mes affaires. Puis je partis. Direction Athènes.

Jeudi 25 octobre, 7 h 30

Au siècle dernier, un touriste des États-Unis avait visité le célèbre rabbin Hafez Hayyim. Il avait été étonné de voir que la maison du rabbin n'était qu'une simple pièce remplie de livres. Le seul mobilier était une table et un banc. « Rabbi, où sont vos meubles ? », avait demandé le touriste. « Où sont les tiens ? », avait répondu Hafez. « Les miens ? Mais je ne suis qu'un visiteur ici. » « Moi aussi », avait dit le rabbin.

De Mello, Anthony. The Song of the Bird

Il y a les lieux où nous vivons et les lieux que nous visitons, et puis il y a les autres endroits. Les lieux dans lesquels nous revenons toujours, où nous nous enracinons, des lieux qui nous changent, qui nous hantent et que nous hantons comme des passants qui ne veulent pas passer.

Je m'étais installé à Athènes, dans le quartier de Thiseío, dans un loft avec balcon et vue imprenable sur l'Acropole. J'avais tout de suite eu un coup de cœur pour cet endroit aménagé, dans un esprit minimaliste, cool et chaleureux. Réalisé par un jeune architecte grec déjanté, Michail Lachount, l'idée principale était de laisser libre cours à l'espace. Un appartement rénové, moderne et épuré, où, à l'exception du sol en béton ciré, la couleur n'était pas invitée. Les seuls meubles de la pièce à vivre étaient un bureau, une chaise et une bibliothèque immense qui couvrait le mur. Il l'avait d'ailleurs appelé « La maison de l'écrivain ». Mais j'étais un écrivain qui n'avait jamais écrit. Un écrivain en mal d'inspiration qui tournait en rond dans la pièce et qui arpentait les ruelles tortueuses et sinueuses d'Athènes, recouvertes de lianes de jasmin, d'orangers amers, de chèvrefeuille et de poussière.

Athènes est une ville qui ne se dévoile pas facilement. On la découvre. Et j'avais découvert un espace vibronnant, entre l'Europe et l'Asie. Athènes était pour moi universelle par la culture, Européenne par l'histoire et orientale par le style : la densité, le désordre, la pollution, la sensation de ne pas être dans un pays obsédé par les réglementations. La circulation était anarchique, les motards inconscients prenaient la liberté de ne pas mettre de casque, et les fêtards du quartier Psiri chantaient dans la rue à 3 heures du matin. Athènes me rappelait Beyrouth, mon Beyrouth d'avant. Celui que j'avais rêvé à défaut de pouvoir y vivre.

Athènes était surtout une nouvelle fête. Les quartiers délabrés et délaissés étaient devenus des plates-formes pour les arts et la culture. Je ne connaissais pas la langue grecque. Tant mieux. J'apprenais à écouter, à me taire et à regarder le spectacle autour de moi. J'observais, j'analysais, j'interprétais les gestes des gens dans le but de comprendre et de m'expliquer ce qu'ils désiraient, quelles étaient leurs intentions, ce qu'ils voulaient. Avec le temps, je commençais à savoir quoi et comment regarder. Je m'étais mis à enregistrer, catégoriser, classer, hiérarchiser et discriminer. Je me référais à mon instinct, comme un bébé ou comme un chien, à cette faculté qu'ils ont de repérer la colère enfouie, les frustrations, la duplicité chez quelques-uns à partir de leur odeur, du ton de leur voix, de leur regard et de leurs gestes. J'observais la chorégraphie qu'ils créaient à leur insu, comme un mot qui résonne subitement, soutenu par un bref sourire, puis les yeux qui suivent et le visage qui se referme dans un mouvement inverse. Le personnage a pris son air sérieux, il joue un nouveau rôle. Les mots ont été inventés pour mentir. Les gestes, en nous échappant souvent, peuvent les contredire. Quand on ne connaît pas la langue, les gestes deviennent parfois de très simples substituts de la parole. Il y a des expressions qui s'affranchissent des mots, comme le fait d'acquiescer, de refuser ou de rouspéter. Il y a surtout le sourire qui exprime parfois, à lui seul, toute la beauté de l'instant.

Et il y avait heureusement Google Translate, qui m'assistait quand je ne comprenais plus rien.

Jeudi 25 octobre, 10 h 30

Je jetai violemment mon stylo-plume sur le bureau, puis passai mes deux mains sur mon visage. C'était quand même incroyable d'être bloqué comme ça ! Comment avais-je pu tout abandonner pour devenir écrivain ? Et j'étais incapable de placer deux mots de suite. J'étais sur le point de renoncer définitivement à l'écriture. De finir avant d'avoir commencé. Je me rappelais les mots de Gibran, « l'important c'est de commencer à écrire ». Mais commencer par quoi ? À quel moment doit commencer une histoire ? Tout récit est un morceau de temps avec un début et une fin. Où finir ? La réponse va de soi : quand l'intrigue s'est dénouée. Quand les personnages sont allés au terme de leur parcours, de leur quête, de leur liaison, de leur initiation ou de leurs aventures. J'appelai Mayra. Je lui fis part de mon désarroi, lui dis que tout ce que j'écrivais me paraissait artificiel, que chaque histoire que j'imaginai avait déjà été racontée des centaines de fois et, de plus, mieux que je ne pourrais jamais le faire. Le froid envahissait mes pieds, puis remontait le long de mes jambes, et continuait son chemin jusqu'à geler mon cerveau en même temps que mon inspiration. Je reçus un double appel. Je coupai la communication avec Mayra. C'était mon éditeur de Paris :

— Je n'ai pas encore reçu ton manuscrit. La signature est dans deux semaines. On ne va pas y arriver. On va droit dans le mur.

— On y arrivera. On y arrivera.

Je rappelai Mayra.

— Écris sur quelque chose qui te tient à cœur, dit-elle. Écris à partir de ce que tu ressens. Écris avec ton cœur, pas avec ta tête. Raconte ton histoire. Écris un livre sur toi, sur moi, sur notre vie, sur notre amour. Écris un livre sur un homme qui n'arrive pas à écrire un livre. Il suffit d'un mot. Un mot peut tout changer.

Un mot peut réveiller, une parole peut anéantir. Il y a des mots qu'on doit chercher, d'autres qu'on ne doit pas prononcer sous aucun prétexte. Il y a des gens qui viennent pour dire un mot. Et ce mot dit tout.

Jeudi 25 octobre, 21 h 30

J'étais entouré de dizaines de jeunes Grecs dans la véranda bondée de Six d. o. g.s., un café-bar et un espace artistique longeant une ruelle du quartier de Monastiráki. Gibran revint. « Je suis venu pour dire un seul mot et ce mot j'ai décidé de le dire aujourd'hui » me dit-il. C'était probablement le mot que je cherchais. Qu'est-ce que tu as à me dire ? lui demandai-je. Il me regarda droit dans les yeux et prononça un mot, un seul, mais celui-ci fut couvert par la musique devenue soudainement assourdissante. Je n'entendis rien. Je le regardai, abasourdi.

- Répète le mot !
- Ça n'a plus d'importance. L'essentiel, me dit-il, c'est de commencer. Et commencer, de ce point de vue, c'est finir. Et souviens-toi : « hier n'est que le souvenir d'aujourd'hui, et demain est son rêve ».
- Moi aussi j'ai quelque chose à te dire.
- Ah bon ?
- Merci. Merci pour le temps qu'on a passé ensemble.

Jeudi 25 octobre, 23 h 30

Certains ne deviennent jamais fous... Leurs vies doivent être bien ennuyeuses.

Charles Bukowski

Je souffrais vraiment devant mon cahier de notes. J'esquissais quelques dessins sur une feuille, mais les mots ne venaient pas. J'étais incapable d'écrire ce que je voyais ou ce que je pensais. Ma mémoire était brouillée et je n'arrivais plus à distinguer entre la réalité de la vie et l'irréalité des choses nées des sensations complexes que j'ai fabriquées de moi-même. Je n'arrivais pas à communiquer mes impressions. Je souffrais du syndrome de la page blanche. Puis je me suis rappelé de la phrase de Gibran :

« Hier n'est que le souvenir d'aujourd'hui, et demain est son rêve ». Et je me suis vu en train d'errer dans les rues de Rome, seul, silencieux avec mes rêves et mes souvenirs. Et j'écrivis le chapitre suivant, qui est en fait le premier chapitre du roman.

Des dizaines d'années plus tard

Traînant les pieds sur la Via Veneto à Rome, il aperçut devant lui la silhouette ravissante d'une jeune femme qui évoluait de dos. Elle ne le savait pas, mais à ses yeux, elle représentait Rome, celle d'hier, celle d'aujourd'hui, celle de toujours. Rome, la « Ville Éternelle », qui s'éloignait à mesure qu'il avançait.

Grâce à elle, l'espace d'un instant, il eut trente ans. Il pleuvait sur Rome. Il aimait parcourir ses rues sous la pluie et cheminer entre ses vastes places ornées de fontaines. Il lui arrivait souvent de s'égarer dans les ruelles pavées, étroites, lumineuses de la vieille ville et de longer les murs orangés des bâtiments de brique dans la chaleur et le bruit, entre les pigeons et les touristes.

La vision de cette belle inconnue offrait toutes les histoires possibles. Son esprit s'éleva, ses yeux devinrent humides : rencontre fortuite à la fontaine des Quatre Fleuves, premiers regards, premier sourire, premier verre à la terrasse d'un café de la place Barberini, première valse, fous rires à chaque mot qu'il sortait, il était le roi du monde. Une clarté soudaine, confondant les pierres et l'eau, baignait les statues de la fontaine de Trevi. Ils se retournaient et lançaient par-dessus leurs épaules toute la monnaie qui se trouvait dans leurs poches en formulant le vœu de revenir bien vite, leurs mains se touchant enfin, premier baiser. Voyage, Prague, découverte d'un corps dans des draps de soie crème, hymne à la vie, hymne à l'amour, sous la neige. Mariage romantique au cœur de la ville de Fira sur l'île de Santorin en Grèce, coucher de soleil sur la caldeira, des témoins inconnus, de toutes les nationalités, une fête mémorable. Il n'en revenait pas qu'elle puisse exister, elle ne le quittait plus des yeux. Il était prêt à tout pour faire sa vie avec elle.

Test de grossesse positif, elle versait des larmes de joie, sa joie à lui était plus réservée. Ils cherchaient déjà un prénom de fille. « Ah oui, mais si c'est un garçon ? » Pas de souci, le nom du père. Début d'une autre histoire, fin de leur histoire.

Nuits blanches, anniversaires d'enfants, cris et tumultes, des dimanches à se demander où aller, réunions de parents auxquelles il n'allait pas, la routine qui guettait, soucis d'argent, les mots qu'il s'interdisait de prononcer, les gestes qu'il s'empêchait de faire, les non-dits, la fuite comme seule alternative, la solitude comme destin, l'ennui qui se répandait, l'aigreur qui pointait du nez, la complicité qui devenait confrontation. Puis son meilleur ami qui devenait l'amant de sa femme... À peine la belle inconnue avait-elle tourné au coin d'une

rue que la voilà déjà divorcée. Pension alimentaire, garde des enfants, chantages, batailles judiciaires, avocats goguenards, juges gloutons. La demoiselle avait tourné à droite, il continuait de marcher tout droit vers la Piazza Navona. Il marcha un bon bout de temps, l'esprit vide, jusqu'à ce que ses pieds lui fissent tellement mal que ses jambes devinssent tellement lourdes qu'il ne pût rien faire d'autre que de s'asseoir sur un banc.

Il aurait tant voulu rattraper cette belle illusion, changer le cours des choses, réapparaître au coin d'une autre ruelle, et s'enfuir loin, très loin avec celle qu'il ne verrait jamais dans la vraie vie, mais la pesanteur de tout son corps le laissait planté sur le banc, livide et fatigué. À 90 ans, on n'est pas seulement vieux, on approche de la fin du parcours. Allongé sur le banc, il savait bien qu'il fallait vivre vite, que chaque jour qui passait sans accrocs était une chance et que la moindre minute gagnée ne reviendrait jamais.

Il se leva et reprit sa marche. À partir d'un certain âge, se promener n'est plus un passe-temps, mais un but et une thérapie. Il l'imaginait s'éloigner, et il poursuivait son chemin en souriant. Les plus belles histoires d'amour sont peut-être celles qu'on ne vivra jamais.

En contemplant son image dans le reflet des vitrines des magasins, il cherchait à retrouver celui qu'il avait été. Qu'était devenu son corps ? Il avait beau se redresser, l'épaule droite restait en diagonale, conservant sa posture désolante. Il recula un peu, se regardant de profil. C'était pire. L'affaissement des muscles engendrant des courbes difformes, c'est à peine s'il se reconnaissait. Le visage était le même, mais en plus avachi. C'est pourtant beau, le visage d'un homme usé par le temps. Il scruta ses rides, dont chacune était porteuse d'une histoire, d'une souffrance. Lorsqu'il est vieux, l'homme atteint vraiment la plénitude. Mais les pensées qui s'emballent et les souvenirs qui défilent comme des nuages ne peuvent rien contre la décrépitude du corps.

J'avais laissé glisser le temps sans réaliser qu'on passe le premier tiers de son existence à ramer pour monter la pente et le deuxième tiers à s'essouffler en sens inverse afin de ne pas redescendre et à accumuler de quoi pouvoir vivre pendant le dernier tiers, sans se rendre compte que, quand le dernier acte s'ouvre, la vie est déjà dernière nous et le corps ne répond plus. Et on devient ce vieux monsieur qu'on évite parce qu'il a ralenti le rythme et qu'il nous ralentit. Tout compte fait, sur 90 ans de vie, seuls quelques moments infinitésimaux valent

vraiment la peine d'être vécu. Tout le reste est neutre. La vie est ainsi faite : quelques moments d'intensité séparés par du neutre.

Épilogue

C'est le triomphe des nouveaux riches. Le Liban est de plus en plus gangrené par la corruption. Le système produit de plus en plus de riches de plus en plus riches, et de plus en plus de pauvres de plus en plus pauvres. Et là, la courbe est exponentielle. Pas de gauche ni de droite, pas de partis, pas d'idéologie, chaque responsable fait en sorte que la roue continue à tourner et le système fonctionne. Tous ceux qui refusent de jouer le jeu sont mis à l'écart. Reys Reys répète parfaitement son discours de président et a une réelle possibilité d'être élu, sauf, bien sûr, imprévu de dernière minute.

Ramon est toujours en fuite. Des rumeurs malintentionnées disent qu'il a disparu, victime d'une overdose d'intelligence. On a retrouvé son journal dont je reproduis la dernière phrase :

« Mon portable n'a plus que cinq pour cent de batterie : la solitude absolue est imminente. J'ai faim. La tête me tourne. Je marche en direction d'une gare. J'entre dans un consulat. Une odeur de graisse froide et d'eau de Javel me monte au nez. L'odeur du tabac envahit l'espace. Le sol est recouvert d'un carrelage blanc. Il est humide. Mes semelles crissent. Je regarde autour de moi. Je glisse. Je tombe. La solitude ce n'est pas être seul. La solitude, c'est lorsqu'on est entouré par les autres et qu'on a le profond sentiment d'être exclu de leur cercle. »

Mayra a fini par quitter son mari et vit aujourd'hui avec ses deux filles dans un bel appartement à Paris. Charles Aznavour est mort au début du mois. Les radios passaient en boucle « Non je n'ai rien oublié. Je n'aurais jamais cru qu'on se rencontrerait Le hasard est curieux, il provoque les choses Et le destin pressé un instant prend la pause Non je n'ai rien oublié ». En triant ses affaires avant de déménager elle est tombée sur une vieille photo d'elle et de Gibran, jeunes amoureux enlacés, la main dans la main, et au dos de laquelle est écrit : je ne cesserai jamais de t'aimer. 1992, Gibran.

Après avoir gagné une nouvelle affaire, Saul est victime du syndrome de la perte d'identité personnelle, très fréquent chez les avocats. Comme le personnage du roman de Kazuo Ishiguro, Les Vestiges du jour (1990), Saul croit que seul compte son personnage professionnel. Il s'interdit de penser qu'il existe à titre personnel. À force de ne jamais « enlever ses vêtements en public », Saul ne parvient pas à les retirer dans sa vie privée, contaminée par les seules exigences de la

vie publique. Sa vie de famille est devenue un tribunal pénal perpétuel et s'est muée en un véritable enfer.

Quant à Gibran, après des milliers de rencontres avec des inconnus, il est enfin allé à la rencontre de lui-même. Ce qui a été considéré comme une lubie ou un caprice s'est avéré la décision la plus importante de sa vie. Il peut désormais répondre aux questions de Gibran Khalil Gibran : « Oui, j'ai choisi ! Oui, j'ai vécu la vie que j'ai voulue ! Oui, j'aime ma vie ! Oui, j'ai vécu jusqu'au bout ! Ma vie a commencé quand j'ai décidé de saisir ma liberté, d'être à la hauteur de ma singularité, d'avoir confiance en moi et d'affronter mes doutes au lieu de les fuir ! Dans la vie, il n'y a pas d'instant décisifs. Le seul instant décisif c'est la mort et je suis prêt à l'affronter avec la conviction que j'ai commencé à vivre aujourd'hui. » Un grand poète, le plus grand, lui a laissé un commentaire sur son livre : « C'est un bon début, mais la prochaine fois concentre-toi sur un seul sujet et approfondis-le ».

Quant à moi, j'ai été interpellé par Reyss Reyss près d'un cimetière à Corfou. Il m'a demandé perplexe : Tu affirmes qu'un imprévu pourrait se dresser devant ma marche vers la présidence. Quel imprévu ? Le retour de la normalité, lui ai-je dit. À l'entrée du cimetière, une inscription :

Nous avons été ce que vous êtes

Vous deviendrez ce que nous sommes.

Tout ce qui compte

1992. Fuyant la guerre qui fait rage au Liban, Gibran quitte son pays pour la France afin de poursuivre ses études à Paris et tenter de réaliser son rêve de devenir écrivain. Vingt-sept ans plus tard, alors qu'il est devenu un avocat de renom, l'envie de tout abandonner pour trouver un sens à sa vie, à travers l'écriture, le titille au point d'y céder. La dernière affaire de sa carrière sera celle de Reyss Reyss, un milliardaire loufoque accusé de blanchiment d'argent par les États-Unis et qui ambitionne de devenir président de la République. Au cours d'une soirée à Beyrouth, Gibran retrouve Mayra, un amour de jeunesse qui n'a cessé de le hanter. Mayra est mariée et compte parmi les stars de la finance, mais elle ne supporte plus de feindre un bonheur qui fait défaut à sa vie de couple ; d'autant plus qu'elle éprouve à l'égard de ce dernier, un sentiment grandissant d'apathie et d'indifférence. Sa rencontre avec Gibran réveille en elle un sentiment oublié depuis longtemps : l'amour. De son côté, Gibran se connecte entre rêve et réalité avec Gibran Khalil Gibran qui l'accompagnera dans sa quête à la recherche de tout ce qui compte.

Gibran, Mayra, Reyss Reyss, trois petites histoires, trois mondes, trois voix et surtout une grande leçon d'amour, d'humour et d'humanité. Subtil interprète de la complexité des émotions, Adib Tohme interroge ici, avec beaucoup de délicatesse, le sens de nos vies et la frontière entre la réalité et la fiction.



Adib Y Tohme

Diplômé de Harvard Law School, Adib Y Tohme est avocat d'affaires à New York et Beyrouth, conférencier, économiste, enseignant et écrivain. Depuis 2019, Il vit entre Dubaï, Beyrouth, Paris, New York et Athènes et consacre une grande partie de son temps à la littérature : roman, théâtre et poésie.

Prix : 20 \$ - 16 €

ISBN 978-9953-986-22-7



9 789953 986227